

LA BANLIEUE : DE JACQUES FERRON À MICHAEL DELISLE

par

Francis Halin

Département de langue et littérature françaises

Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du diplôme de M.A.

en langue et littérature françaises

avril 2008



Library and
Archives Canada

Published Heritage
Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Direction du
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence
ISBN: 978-0-494-51379-8
Our file Notre référence
ISBN: 978-0-494-51379-8

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

■ ■ ■
Canada

RÉSUMÉ

Ce mémoire vise à démontrer qu'il existe deux types de banlieues dans la littérature québécoise : les « banlieues-campagnes » et les « banlieues nouvelle génération ». Le premier chapitre considère la socio-histoire de la banlieue québécoise. Le deuxième explore quelques textes de Jacques Ferron où des traces de la banlieue-campagne peuvent être observées. Le troisième chapitre fait ressortir, dans le roman *Dée* de Michael Delisle, des éléments définitionnels de la banlieue-campagne semblables à ceux décelés chez Ferron : un aspect naturel, une certaine ruralité et une instabilité attribuable au caractère limitrophe de ce lieu par rapport à la ville. Ce chapitre traite aussi des aspects de la banlieue nouvelle génération : une nature domptée, un lieu où la ruralité n'a plus préséance, une instabilité moins matérielle qu'idéologique. Ce mémoire conclut que la banlieue nouvelle génération est le résultat d'un *American Dream* consommé où un grand vide s'est immiscé.

ABSTRACT

This Master's thesis aims to demonstrate that the history of the suburb happened in two phases, creating two kinds of suburbs: "countryside-suburbs" and "new generation suburbs," which can be found in literary texts. The first chapter traces the social history of the suburb. The second chapter analyzes texts by Jacques Ferron in which he describes the countryside-suburb. The third chapter takes a look at *Dée* by Michel Delisle, which not only portrays the countryside-suburb (like Ferron), but also evokes the new generation suburb. The countryside-suburb has a natural, rural aspect, and it has a certain instability due its bordering the city. The new generation suburb is a place where the rural aspect is vanishing, and where the sense of instability seems more ideological than material. It is a place where the American Dream has been realized according to the script, but has generated a feeling of emptiness.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	7
<i>ORIGINES SOCIO-HISTORIQUES ET THÉORIE DE LA BANLIEUE QUÉBÉCOISE</i>	
Racines du mot « banlieue »	8
Dépendance et autonomie banlieusardes	10
Sociologie d'un concept français, anglais et américain	12
Explosion du parc automobile	15
Naissance de la banlieue	16
Avènement du bungalow	17
« Banlieusardisation » à la québécoise	19
<i>L'American Dream</i> ou l'idéologie qui a engendré la banlieue	19
Deux banlieues plutôt qu'une seule – Un cadre d'analyse créé à partir d'une division historique fondamentale	20
« Banlieue-campagne » et « banlieue nouvelle génération »	21
Pierre Nepveu et les débuts de la critique littéraire de la banlieue au Québec	23
Lectures de la banlieue – Introduction aux cas de Jacques Ferron et de Michael Delisle	24
CHAPITRE II	28
<i>BANLIEUE-CAMPAGNE – ESSAI DE DÉFINITION – L'EXEMPLE DE JACQUES FERRON</i>	
Très lumineuses banlieues	29
Exemples de banlieue-campagne – Le cas du conte « Le pont » et de quelques autres textes ferroniens	31
Une banlieue qui se fait – La notion de Farouest et la banlieue-campagne	37
Intuition ferronienne de la banlieue nouvelle génération	41
CHAPITRE III	48
<i>BANLIEUE NOUVELLE GÉNÉRATION – ESSAI DE DÉFINITION – L'EXEMPLE DE MICHAEL DELISLE</i>	
<i>L'hominem banlieusardum</i> et son habitat naturel	49
De la rue Fournier à la rue Fragonard – Dée ou la petite histoire de la banlieue	52
De la nécessité de restructurer la banlieue ou la première phase de banlieusardisation	53
Routines banlieusardes I	56
Routines banlieusardes II	58
Les voisins	61
Banlieue-campagne, domaine et onomastique banlieusarde	63

La banlieue nouvelle génération fait son entrée	68
Domaine de l'image	72
Lectures des lieux	74
Domaine du vide	78
CONCLUSION	82
BIBLIOGRAPHIE	85

À la mémoire de Dédé Fortin, qui fut le modèle de toute une génération

*Ce n'est plus un pays que mon pays.
C'est une grande banlieue dispersée,
stupide et sans défense...*

JACQUES FERRON, *La Charette*

En survolant ma banlieue morte.

DÉDÉ FORTIN, « Belzébuth »

REMERCIEMENTS

Je tiens avant tout à remercier ma directrice de mémoire. Catherine Leclerc m'a accordé une solide confiance dès le départ. Ses lectures ont été ponctuelles, exigeantes, attentives, encourageantes et toujours très rigoureuses. J'ai beaucoup appris avec elle. Je remercie également Yvon Rivard pour son ouverture et ses conseils. Merci aussi à Diane-Desrosiers Bonin, qui m'a guidé lorsque j'en avais besoin. Merci aussi à Normand Doiron pour l'aide en latin.

Je tiens à remercier ma famille et mes amis, qui me soutiennent et m'inspirent depuis les débuts de l'écriture de ce mémoire. Enfin, je remercie la femme que j'aime, Geneviève, mon intime amie. Sans elle, ce mémoire n'aurait probablement pas vu le jour.

INTRODUCTION

Qu'ont en commun les émeutes des cités françaises de 2005, les promesses de l'*American Dream* des années 1950 et les blagues insistantes des humoristes québécois à propos des habitants de la couronne du « 450 »? La banlieue, évidemment. De nos jours, nous entendons si couramment parler d'elle que nous sommes, pour plusieurs, devenus insensibles aux multiples discours clichés à son sujet. Quels écrivains se sont intéressés à la banlieue au Québec? Comment la littérature québécoise a-t-elle su dialoguer avec le thème de la banlieue? Comment l'a-t-elle représentée dans des œuvres? De quels types de banlieue la littérature a-t-elle parlé? La banlieue telle que nous la retrouvons aujourd'hui sur la rive sud du Saint-Laurent a-t-elle toujours eu ses quartiers de résidences identiques à perte de vue ou n'a-t-elle pas plutôt d'abord été un lieu plus instable sur le plan des infrastructures? Dans ce mémoire, nous souhaitons nous débarrasser de l'idée selon laquelle la banlieue possède — et a toujours possédé — un seul et unique visage. C'est pourquoi l'examen de certaines œuvres littéraires québécoises sera pour nous l'occasion de vérifier de quelle façon le processus historique en plusieurs étapes qui a donné naissance aux banlieues actuelles se retrouve dans les textes littéraires. Pour bien saisir la

banlieue comme objet d'étude, il nous semble en effet nécessaire de tenir compte de son évolution au fil du temps. À défaut de posséder une théorie portant sur les différentes représentations de la banlieue dans la littérature québécoise, nous nous inspirerons de la socio-histoire de la banlieue québécoise pour interpréter ces représentations à partir d'une division bipartite, soit celle entre « banlieue-campagne » et « banlieue nouvelle génération ».

Au sein de la culture québécoise, la pièce de théâtre *Les Voisins*¹ de Claude Meunier et de Louis Saïa a certes contribué à bâtir l'imaginaire de la banlieue, mais son impact a été somme toute assez limité dans le champ littéraire. Stéphane Bourguignon — reconnu comme Meunier et Saïa pour son travail télévisuel — a mis en scène la banlieue dans son roman *Un peu de fatigue* paru en 2003. L'œuvre de Bourguignon présentait notamment un héros qui laissait son terrain de banlieue à l'abandon, au grand désarroi de ses voisins. En 2006, Sylvain Trudel publiait *La Mer de la tranquillité*, recueil de nouvelles dans lequel « Tulipes et coquelicots » montraient la vie d'un homme ayant combattu à la guerre et se retrouvant en banlieue dans son bungalow². L'écrivain de littérature jeunesse Robert Soulières a probablement été l'un des rares auteurs d'ici à avoir essayé de comprendre sa propre expérience d'« écrivain de banlieue » dans un texte autoréflexif³. Pierre Yergeau a donné à un de ses

¹ La pièce de théâtre a été créée par la Compagnie Jean Duceppe à Montréal en décembre 1980. La Compagnie en a produit une nouvelle version en 2001. L'œuvre a fait des échos dans les théâtres d'été et elle a influencé de nombreuses comédies à la télévision.

² S. Trudel, *La Mer de la tranquillité*, « Tulipes et coquelicots », p. 91 : « En 1940, c'est un fait avéré, archivé, le jeune Gagnon fut du premier corps d'aviateurs canadiens envoyé en Angleterre. Cinq ans plus tard, il rentra au pays en héros, une belle Néerlandaise au bras. Des photos et des coupures de presse le prouvent, et des inscriptions au registre de l'état civil. Aujourd'hui, ce vétéran médaillé, chargé d'honneurs, ancien canonier de Lancaster, vieillissant mais solide comme un bœuf, coule des jours heureux avec sa femme dans leur joli cottage de la banlieue ».

³ « Une journée dans la vie d'un écrivain de banlieue », *Lurelu*, pp. 55-58.

romans le titre de *Banlieue*. Le conte, un genre trop souvent oublié, a quelquefois évoqué la banlieue⁴.

La littérature de la banlieue n'a toutefois jamais fait l'objet d'un examen *sui generis* au Québec, c'est-à-dire qu'elle n'a pas encore été « lue » comme telle. Est-ce parce que la présence de la banlieue en littérature québécoise est trop rare? Il faut se rappeler que « [l]'histoire de la banlieue montréalaise et québécoise est un sujet de recherche récent »⁵, toutes disciplines confondues. Dans le domaine littéraire québécois, la relation entre la littérature et la ville a déjà suscité de nombreux travaux de la part des critiques. Par exemple, le groupe de recherche *Montréal imaginaire* s'est penché sur les liens entre « la littérature et la ville concrète »⁶. Pierre Nepveu, dans *Lectures des lieux*, dont certains textes « [...] découlent directement des réflexions et des activités de ce groupe menées durant les années 1989-1992 »⁷, établit que :

Nous sommes urbanocentriques par la force des choses, des images et du discours. Nous le sommes sans doute davantage encore en tant qu'écrivains et intellectuels, héritiers et témoins d'une histoire de la subjectivité qui, depuis les Lumières et le romantisme, est indissociable de l'histoire urbaine. [...] Il suffit pour nous en convaincre de peser la masse d'écrits de toutes sortes consacrés aux villes depuis une trentaine d'années : l'objet urbain qu'il soit littéraire, urbanistique, architectural, sociologique, suscite un discours abondant, passionné, obsessionnel [...]⁸.

Pour ce qui est de l'intérêt critique pour la relation entre la littérature québécoise et la campagne, des travaux ont porté et portent encore aujourd'hui sur ce phénomène

⁴ P. L'Hérault, « Un livre dans la main du conteur », p. 33. Dans cet article, L'Hérault porte un commentaire sur le spectacle « La banlieue dans tous ses états » présenté par des conteurs québécois en 2003.

⁵ J.-P. Collin et C. Poitras, « La fabrication d'un espace suburbain : la rive-sud de Montréal », p. 275.

⁶ *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, <<http://www.cetuq.umontreal.ca/publications/mi-mi-vl.htm>> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

Voir Pierre Nepveu et Gilles Marcotte, *Montréal imaginaire. Ville et littérature*. Voir aussi la bibliographie commentée dans Yves Jubinville, *Ville et littérature : bibliographie commentée*. Voir également Pierre Popovic, *De la ville à sa littérature. Préliminaires et bibliographie*.

⁷ P. Nepveu, *Lectures des lieux*, p. 11.

⁸ *Ibid.*, p. 105.

puisqu'il permet de conceptualiser l'entrée de notre littérature dans la modernité⁹. L'examen de la banlieue nous paraît cependant être laissé pour compte. En dehors de la littérature, le Groupe Interdisciplinaire de Recherches sur les Banlieues (GIRBa) a produit plusieurs études sur elle¹⁰; toutefois, rien de tel n'existe encore dans le domaine littéraire. Même si la banlieue est représentée dans un certain nombre d'œuvres marquantes du corpus québécois, les critiques se servent encore des critères établis à partir de la littérature de la ville et de la campagne pour lire les œuvres québécoises issues de la banlieue. Si la critique littéraire québécoise fait souvent ressortir le passage marqué entre la littérature traditionnelle de la campagne et celle de la ville, il semblerait que l'évocation de cette différence — qui a certes été utile afin d'expliquer le passage de la tradition à la modernité de notre littérature — soit désormais devenue inopérante dans le cas des œuvres récentes qui ne mettent en scène ni l'une ni l'autre, mais qui se situent dans l'espace médian par excellence qu'est la banlieue.

Dans le premier chapitre du présent mémoire, nous étudierons d'abord les racines du mot « banlieue ». Puis, nous discuterons des rapports de dépendance et d'autonomie que la banlieue a d'abord entretenus avec le seigneur, puis plus tard avec la ville-centre. Nous ferons un survol sociologique et historique du concept. Nous nous arrêterons ensuite dans le Québec du XX^e siècle pour attirer l'attention sur l'explosion du parc automobile et sur l'apparition du bungalow, phénomènes étroitement liés au développement de la banlieue. Le processus de banlieusardisation ainsi que l'importance

⁹ Voir Micheline Tremblay et Guy Gaudreau, « Le régionalisme littéraire au Canada français : le point de vue de Harry Bernard » dans *Globe : revue internationale d'études québécoises*. Voir également Micheline Cambron, « La ville, la campagne, le monde : univers référentiels et récit » dans *Études françaises*. Voir l'analyse de Mireille Servais-Marquoi, *Le Roman de la terre au Québec*.

¹⁰ Une liste des publications du groupe de recherche est disponible à cette adresse : <<http://www.girba.crad.ulaval.ca/Francais/documentation.htm#Bibliographies>> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

de l'*American Dream* par rapport à la banlieue seront explicités. Enfin, nous verrons comment Pierre Nepveu a compris une notion que Jacques Ferron a forgée : le « Farouest ». Nous présenterons les textes de Jacques Ferron et de Michael Delisle qui seront analysés dans ce mémoire. Nous distinguerons deux types de banlieues au Québec : les « banlieues-campagnes » et les « banlieues nouvelle génération ». Les premières sont caractérisées par un aspect naturel, une certaine ruralité et une instabilité attribuable au caractère limitrophe de ce lieu par rapport à la ville. Les secondes possèdent une nature domptée; elles sont un lieu où la ruralité n'a plus préséance et où une instabilité moins matérielle qu'idéologique semble s'être peu à peu installée.

Le deuxième chapitre portera sur la représentation ferronienne de la banlieue-campagne. Le conte « Le pont », tiré de *Contes : contes anglais, contes du pays incertain*¹¹, quelques extraits de *La Charrette*¹² et une conférence qu'a donnée Ferron, « La pompe et le bâton »¹³, exemplifieront notre propos. Le but du second chapitre est de montrer que Jacques Ferron évoque le premier type de banlieue qui a vu le jour au Québec. Nous verrons par ailleurs que Ferron a bel et bien eu l'intuition de la banlieue plus récente, mais que son intérêt s'est plutôt arrêté au premier type de banlieue. La notion ferronienne de Farouest — telle qu'expliquée par Pierre Nepveu dans *Lectures des lieux* — alimentera également notre réflexion puisqu'elle viendra nous donner quelques critères de définition pouvant s'appliquer à la banlieue-campagne.

Au cœur de ce mémoire, le troisième chapitre se consacrera au phénomène de la banlieusardisation du Québec, c'est-à-dire qu'il tiendra autant compte de la naissance que de l'évolution des deux types de banlieues québécoises que ce mémoire cherche à

¹¹ J. Ferron, *Contes : contes anglais, contes du pays incertain*, pp. 95-98.

¹² 1968.

¹³ *Possibles*, vol. XXVIII, n°3-4, été-automne 2005, pp. 5-231.

discerner. Le roman *Dée* de Michael Delisle nous servira d'exemple dans notre entreprise de définition de la banlieue, car nous pouvons clairement distinguer dans cette œuvre les deux phases de banlieusardisation que le Québec a connues ainsi que les entités que ces deux phases ont créées : la « banlieue-campagne » (la rue Fournier) et la « banlieue nouvelle génération » (la rue Fragonard). Ce chapitre observera le rapport au temps dans les deux banlieues de *Dée*. Le thème très banlieusard des voisins sera également abordé. Notre lecture de *Dée* mettra au grand jour comment l'*American Dream* s'est accompli dans la banlieue nouvelle génération appelée « Le Domaine Chantilly » par Delisle. L'onomastique de certains termes décrivant le Domaine nous permettra de saisir l'importance de l'image dans la description que Delisle fait de la banlieue. Nous concluons que, selon le portrait qu'en fait Delisle, la vie dans la banlieue nouvelle génération est caractérisée par un grand vide.

L'objectif de ce mémoire de maîtrise est d'aller au-delà des idées reçues portant sur le phénomène de la banlieue. La division en deux phases de l'histoire de la banlieue nous semble constituer un pas en ce sens. Précisons toutefois que notre but n'est pas de créer des catégories strictes. Les époques successives de l'histoire de la banlieue sont en partie concomitantes. Nous croyons néanmoins que cette division s'avère nécessaire pour ne pas attribuer à l'une ou l'autre des banlieues des traits qui ne sont pas les siens. Voilà pourquoi notre description de la banlieue tiendra autant compte des diverses formes de banlieues qui ont existé d'hier à aujourd'hui au Québec que des mécanismes mêmes qui ont forgé ces entités singulières. En résumé, le processus historique qui a mené à la construction de l'identité de la banlieue — la « banlieusardisation » — nous intéresse ici autant que la banlieue en elle-même.

CHAPITRE I
ORIGINES SOCIO-HISTORIQUES ET THÉORIE DE LA BANLIEUE QUÉBÉCOISE

Dans ce chapitre, nous réfléchissons à l'origine du mot « banlieue ». Les rapports de dépendance et d'autonomie que la banlieue a entretenus avec la ville-centre au fil du temps, l'explosion du parc automobile, l'apparition du bungalow seront aussi des éléments qui attireront notre attention. La banlieusardisation du Québec, sa relation avec l'*American Dream* ainsi que le concept ferronnien de « Farouest », tel qu'expliqué par Pierre Nepveu, nous amèneront à présenter les textes de Jacques Ferron et de Michael Delisle sur lesquels nous nous pencherons aux chapitres suivants.

RACINES DU MOT « BANLIEUE »

Au XVI^e siècle en France, François Miron, prévôt des marchands d'Henri IV, met en garde son Souverain quant à l'idée de bâtir des cités ouvrières isolées du centre :

Le bon roi Henri IV avait eu le projet de repousser dans des cités ouvrières, vers la périphérie de Paris, la population de petites gens dont les maisons se serraient contre le Louvre. « Cher Sire, lui répondit le prévôt, Votre Majesté me commande un acte pernicieux à la royauté. Je refuse. Je le répète à mon cher Maître et Souverain bien-aimé : c'est une malheureuse idée de bâtir des quartiers à l'usage exclusif d'artisans et d'ouvriers. Dans une capitale où se trône le Souverain, il ne faut pas que les petits soient d'un côté et les gros de l'autre. C'est beaucoup mieux et sûrement quand tout est mélangé. Vos quartiers pauvres deviendraient des citadelles qui bloqueraient vos quartiers

riches. Or, comme le Louvre est la partie belle, il pourrait se faire que les balles viennent ricocher sur votre couronne... »¹⁴.

L'actualité des propos du prévôt d'Henri IV est indéniable. À la suite de ces remarques formulées au XVI^e siècle, il est difficile de ne pas penser aux émeutes des banlieues qui ont secoué la France en octobre et en novembre 2005. Ces émeutes résultaient d'une séparation toujours plus flagrante entre la ville-centre de Paris et ses cités. Précisons par ailleurs que la France et le Québec ne possèdent pas les mêmes modèles de banlieues. Dans le cas du Québec, l'histoire de la banlieue américaine est plus importante que celle de la banlieue française. Retenons donc seulement que l'origine historique du terme « banlieue » en langue française rend visible les rapports de dépendance et d'autonomie par rapport à la ville qui sont intrinsèques au concept de banlieue, et qui se développeront et s'accentueront au XX^e et au XXI^e siècle. Notre approche méthodologique tiendra compte de ces rapports de force fondamentaux au concept de banlieue.

La notion de banlieue naît et se développe à l'époque où les lois du système féodal favorisent les seigneurs au détriment des habitants qui leur doivent soumission. C'est à l'intérieur de ce contexte de rapport de force qu'apparaît le mot banlieue au XII^e siècle. Il délimite alors l'« espace (d'environ une lieue) autour d'une ville, dans lequel l'autorité faisait proclamer les bans et avait juridiction »¹⁵. Étymologiquement, le mot « banlieue » signifie : « ban et lieue, lieue du ban, c'est-à-dire [la] distance à laquelle s'étendait le ban seigneurial »¹⁶. Selon les siècles, la banlieue désigne un lieu qui se situe en bordure d'un autre lieu et qui en dépendra plus ou moins. Dans la quatrième édition du *Dictionnaire de*

¹⁴ C. Michalon cite L. Gwiazdzinski, « Henri IV et la banlieue... », <http://www.cefeb.org/jahia/webdav/site/cefeb/users/administrateur/public/coopdev2006/module1/c_michalon.pdf> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

¹⁵ « Banlieue », *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL)*, <<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/fast.exe?mot=banlieue>> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

¹⁶ « Banlieue », *XMLittre*, <<http://francois.gannaz.free.fr/Littre/xmlittre.php?requete=banlieue>> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

*l'Académie française*¹⁷ (1762), la banlieue est « une certaine étendue de pays qui est autour de la ville, & [sic] *qui en dépend* »; dans la huitième édition (1932-35), elle devient « *souvent une dépendance* »¹⁸. Au fil des définitions, le rapport de dépendance de la banlieue par rapport à la ville diminuera. Bien que nous ne puissions pas situer l'évolution de la banlieue québécoise directement dans cette histoire, nous pouvons toutefois relever le fait qu'il y a aussi, chez elle, un rapport de dépendance qui va en diminuant. Dans le cas de certaines banlieues québécoises de la rive sud du Saint-Laurent, cette nouvelle indépendance deviendra économique, sociale et même politique. Nous verrons dans ce mémoire que le lien de dépendance de la banlieue par rapport à la ville se rompt presque entièrement dans la banlieue nouvelle génération du XXe siècle.

DÉPENDANCE ET AUTONOMIE BANLIEUSARDES

Nous estimons que la banlieue nouvelle tendra de plus en plus à s'autonomiser jusqu'à devenir un monde en soi. À sa création, la banlieue était une « dépendance », c'est-à-dire qu'elle était subordonnée à une entité autre et que, par conséquent, son identité dépendait entièrement de cette autre entité. L'étude des représentations de la banlieue dans certaines œuvres québécoises montrera que cet élément est fondamental. En effet, la banlieue québécoise de l'après-guerre dépendait de la ville-centre et, comme son développement était tout récent, elle portait également encore les traces de la campagne. Or, avec le temps, la banlieue s'est distancée de la ville, comme de la campagne. Elle est ainsi devenue plus autonome.

¹⁷ Le projet de l'Université de Chicago baptisé *Dictionnaires d'autrefois* regroupe les différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie française*. L'article consacré à la « banlieue » se trouve à cette adresse : <<http://colet.uchicago.edu/cgi-bin/dico1look.pl?strippedhw=banlieue>> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

¹⁸ « Banlieue », *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*, <<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/fast.exe?mot=banlieue>> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

DÉPENDANCE ET AUTONOMIE BANLIEUSARDES

Nous estimons que la banlieue nouvelle tendra de plus en plus à s'autonomiser jusqu'à devenir un monde en soi. À sa création, la banlieue était une « dépendance », c'est-à-dire qu'elle était subordonnée à une entité autre et que, par conséquent, son identité dépendait entièrement de cette autre entité. L'étude des représentations de la banlieue dans certaines œuvres québécoises montrera que cet élément est fondamental. En effet, la banlieue québécoise de l'après-guerre dépendait de la ville-centre et, comme son développement était tout récent, elle portait également encore les traces de la campagne. Or, avec le temps, la banlieue s'est distanciée de la ville, comme de la campagne. Elle est ainsi devenue plus autonome.

À l'époque actuelle, une tendance forte à l'autonomisation s'affirme dans la banlieue américaine. Comme le soutient Udo J. Hebel : « Many suburbs have become employment centers in their own right and ceased to be mere bedroom communities. Suburbs have thus lost much of their original, relational character and become cities by themselves — “exurbs”, “edge cities”, “post-urban cities” »¹⁹. L'ouvrage *The Suburb Reader* (2006), sous la direction de Becky M. Nicolaidis et Andrew Wiese, brosse un large portrait de la banlieue nord-américaine. La définition multidisciplinaire qui suit résume bien les rapports de dépendance et d'autonomie par rapport à la ville qui sont entrés dans la construction de l'identité de la banlieue américaine et qui ont influencé pour beaucoup l'identité de la banlieue québécoise :

So, what is a suburb? Differing definitions abound, and consensus seems unlikely to emerge any time soon. Influenced by individual as well as disciplinary biases, scholars have classified suburbs on many bases: political status (*independent* municipalities outlying a larger urban center); economic and social function (*dependence* on a central city, especially dormitory communities of urban commuters); landscape and the built environment (the

¹⁹ U. J. Hebel, « American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation », p. 186.

predominance of single-family homes with lawns, curvilinear streets, and other aesthetic symbols of harmony with nature); ideology and way of life (places shaped by elevated values for homeownership, secluded nuclear families, privacy, a distinctive, gendered division of labor, social exclusivity, semirural landscapes, dislike of cities, political home-rule, etc.); and process of development (the *decentralization* of population, jobs, and other urban functions from an older city core)²⁰.

SOCIOLOGIE D'UN CONCEPT FRANÇAIS, ANGLAIS ET AMÉRICAIN

Nous nous intéresserons principalement dans ce mémoire à la banlieue québécoise se retrouvant sur le territoire de la rive sud du Saint-Laurent. Ce chapitre se veut une occasion de réfléchir aux nombreux facteurs historiques qui ont contribué à bâtir la banlieue telle que nous la connaissons aujourd'hui. Becky M. Nicolaidis et Andrew Wiese divisent l'histoire de la banlieue américaine en trois phases : 1) « The Emergence of Suburbia, 1750-1940 »; 2) « Postwar Suburbia, 1940-1970 » et 3) « Recent Suburbia, 1970-present ». Les deux dernières périodes de l'histoire de la banlieue identifiées par Nicolaidis et Wiese, soit celle de la « banlieue de l'après-guerre » ainsi que celle de la « banlieue récente », retiendront notre attention. En ce qui concerne la banlieue québécoise, le texte de Jean-Pierre Collin et Claire Poitras, « La fabrication d'un espace suburbain : la rive-sud de Montréal »²¹, permet d'en discerner les premières traces.

À l'époque de la Nouvelle-France, en 1657, l'actuel territoire de Longueuil est une seigneurie. En 1845, le régime municipal et les commissions scolaires y sont implantés. En 1854, le régime seigneurial est aboli. Le mode français de distribution des terres laisse alors place au mode anglais des cantons. Tel que le soulignent Collin et Poitras : « Cette première période est marquée par une succession de découpages administratifs et institutionnels [...] dont deux siècles d'évolution accentuent la diversité et la

²⁰ U. J. Hebel, « American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation », p. 7. (Nous soulignons)

²¹ J.-P. Collin et C. Poitras, « La fabrication d'un espace suburbain : la rive-sud de Montréal », pp. 275-310.

complexité »²². Entre 1784 et 1871, ce que nous dénommons aujourd'hui « Longueuil » voit sa population multipliée par huit. « Sur le plan socioéconomique, les principales activités des habitants de la rive sud du fleuve sont liées au monde de l'agriculture. Certaines localités comme Longueuil, profitant de la proximité de Montréal, servent de terminus aux liaisons maritimes »²³. À l'exemple du passage maritime du Saint-Laurent, le développement du réseau ferroviaire est un facteur incontournable dans la croissance de la banlieue à cette époque :

En ce qui concerne la Rive-Sud, il n'est pas exagéré d'affirmer que son développement est attribuable en grande partie au Montreal & Southern Counties (M & SC) qui fournit un service rapide, fréquent et peu coûteux entre Montréal et la Rive-Sud, puis entre les différentes zones de cette dernière...avec seulement 47 chars! En 1901, Saint-Lambert et Longueuil comptent 4 197 âmes. Vingt ans plus tard, après une douzaine d'années d'exploitation du tramway, la Rive-Sud dans l'axe du M & SC regroupe 12 589 habitants, majoritairement dans les territoires de Longueuil, Saint-Hubert, Greenfield Park, Lemoyne et Saint-Lambert. Exception faite de Saint-Lambert, les habitations y sont toutes modestes et la Rive-Sud devient la destination résidentielle de nombre de petits cols blancs et d'ouvriers d'origines britannique, irlandaise et canadienne-française.²⁴

Après avoir été façonnée par les régimes français et anglais, la banlieue québécoise le sera grandement par son imposant voisin : les États-Unis. Dans les années 1920, les banlieues américaines croissent déjà plus rapidement que les principales villes²⁵. Le premier centre commercial accessible en automobile — le Country Club Plaza de Kansas City²⁶ — voit le jour en 1920. Le modèle est ensuite abondamment repris sur tout le continent nord-américain. Il s'étendra dans le monde entier. Ce n'est toutefois que dans

²² J.-P. Collin et C. Poitras, « La fabrication d'un espace suburbain : la rive-sud de Montréal », p. 278.

²³ *Ibid.*, p. 279.

²⁴ D. B. Hanna, « Les réseaux de transport (chemins de fer, tramways, rues) et le développement urbain à Montréal ». La question de l'étalement urbain, [Coloquio sobre « El desarrollo urbano de Montréal y Barcelona en la época contemporánea : estudio comparativo ». Universidad de Barcelona, 5-7 de mayo de 1997]. Du 5 au 7 mai 1997. <http://www.ub.es/geocrit/hanmntr.htm#N_1_> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

²⁵ U. J. Hebel, « American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation », p. 184.

²⁶ Voir à ce sujet : T. Frank, « Paradis de banlieue – Le bonheur est dans le centre commercial », p. 8.

les années 1950 que les banlieues prennent un second essor, cette fois d'une ampleur inégalée : « La classe moyenne cherche à quitter la ville pour un cadre de vie plus paisible, plus proche d'une nature idéalisée, plus "sain" tant aux plans physique que moral et fiscal »²⁷. Si dans un premier temps s'établir en banlieue se faisait par nécessité plutôt que par véritable choix — celle de trouver un endroit où vivre était plus abordable qu'en ville, où le prix des loyers explosait —, le choix de la banlieue se fit, dans un deuxième temps, par goût et par intérêt plutôt que par contrainte financière.

Les premières banlieues étaient effectivement des lieux précaires avec des maisons souvent rudimentaires, tandis que les banlieues de la génération suivante étaient au contraire pensées et créées selon des objectifs très précis. L'exemple de Levittown — considérée comme étant la première véritable banlieue américaine — est éloquent en ce sens : « [...] the trend towards the standardization of house plans and mass-production of low-cost family homes reached its greatest success in the construction of Levittowns in Long Island, Pennsylvania, and New Jersey. By the end of the 1950s, Levittown had become a synonym of American suburbia »²⁸. La banlieue devient le lieu des *Tupperware parties* — ces soirées devenues légendaires où des femmes au foyer échangent des biens matériels dérivés des produits du pétrole²⁹. La banlieue américaine des années 1950 symbolise l'aspiration à l'*American Dream*.

²⁷ D. B. Hanna, « Les réseaux de transport (chemins de fer, tramways, rues) et le développement urbain à Montréal », <http://www.ub.es/geocrit/hanmntr.htm#N_1> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

²⁸ U. J. Hebel, « American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation », p. 185.

²⁹ Voir à ce sujet : A. Clarke J. *Tupperware: The Promise of Plastic in 1950s America*, 241 p. Le photographe américain Bill Owens a croqué sur le vif plusieurs scènes banlieusardes évoquant ce sujet. Les photos peuvent être vues en ligne sur le site web du photographe au www.billowens.com.

EXPLOSION DU PARC AUTOMOBILE

Sur le plan de l'autonomie de la banlieue par rapport à la ville-centre, c'est l'arrivée des nouveaux moyens de transport qui fut un facteur essentiel dans la construction de l'identité naissante de la banlieue québécoise et américaine. C'est effectivement le développement du réseau routier — des nombreux ponts³⁰ ainsi que des routes et autoroutes³¹ — qui fut le principal élément déclencheur de cette expansion puisqu'il donnèrent désormais les moyens à la population d'explorer un territoire jusqu'alors peu exploité ou demeuré en grande partie rural. La popularité grandissante de l'automobile — et plus tard le mode de vie alléchant que proposeront les promoteurs de cités nouvelle génération — permit d'attirer une partie de la population citadine dans ces villes-dortoirs qui devinrent, peu à peu, des lieux à part entière, c'est-à-dire avec une identité propre. Les magasins à grande surface, les centres commerciaux³² offraient tous les biens essentiels ainsi que les objets de luxe qui ne se trouvaient auparavant que dans la cité. L'exemple de la rive sud du Saint-Laurent illustre ce phénomène : « [l']augmentation des déplacements internes à la couronne sud, à des fins

³⁰ J.-P. Collin et C. Poitras, « La fabrication d'un espace suburbain : la rive-sud de Montréal », p. 286 : « Avec l'inauguration du Pont Jacques-Cartier en 1930, l'ouverture du boulevard Taschereau reliant à Montréal les villes riveraines situées entre La Prairie et Longueuil en 1932, l'ouverture du Pont Victoria aux automobilistes en 1933 et l'inauguration du Pont Mercier en 1934 s'amorce une nouvelle ère de croissance suburbaine ».

³¹ D. B. Hanna, « Les réseaux de transport (chemins de fer, tramways, rues) et le développement urbain à Montréal » : « [...] les banlieues nouvelles de la Rive-Sud, comme Sainte-Julie, Saint-Bruno, Candiac, Brossard ou Boucherville, se définissent autant par des échangeurs sur la 20, la 116, la 15, la 10 ou la 132, que les anciennes banlieues de Mackayville, Greenfield Park, Saint-Lambert, Châteauguay ou Maple Grove se définissaient par des arrêts ou des gares sur les M & SC, le GT et le NYC », <http://www.ub.es/geocrit/hanmntr.htm#N_1_> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

³² Si la banlieue — et particulièrement les centres commerciaux — n'ont pas particulièrement été évoqués dans des œuvres romanesques, la chanson semble l'avoir fait, avec « La rue principale », du défunt groupe québécois Les Colocs. Cette chanson raconte l'arrivée d'un centre d'achat dans ce que nous appellerons une « banlieue-campagne ».

de travail, d'achats, de loisirs, [est] une preuve de l'attrait que la banlieue sud exerce de plus en plus sur ses propres résidants »³³.

Thierry Paquot, dans un article intitulé « L'art de marcher en ville », paru dans la revue *Esprit*, philosophe au sujet « [...] de ces banlieues pavillonnaires à la pelouse bien taillée, de ces *gated communities* où s'affirme, sans mauvaise conscience aucune, une urbanité discriminante ». Et Paquot d'ajouter : « L'Europe, quant à elle, ignore un modèle urbain unique mais la diversité de ses formes d'urbanisation possède un point commun : l'hégémonie de l'automobile »³⁴. Dans un même ordre d'idées, le documentaire *The End of Suburbia* (2004) de Gregory Greene relate comment l'industrie pétrolière a rendu l'homme totalement dépendant des réserves de combustibles fossiles. La survie de milliers de banlieues nord-américaines dépend directement de leur approvisionnement en essence. Nous sommes d'ailleurs au courant des répercussions du manque de pétrole des grandes puissances mondiales³⁵; sans l'automobile³⁶, la banlieue n'aurait pas la place considérable qu'elle occupe aujourd'hui dans le paysage québécois.

NAISSANCE DE LA BANLIEUE

L'ethnologue Michel Lessard, auteur de *Sainte-Foy : l'art de vivre en banlieue au Québec*, précisait dans une entrevue que « [c]ontrairement aux villes suburbaines anglo-saxonnes, axées sur le concept de cité-jardin, construites autour du centre commercial, les banlieues québécoises s'inspirent davantage du milieu rural et de son modèle

³³ L. Guay, « Compte rendu de J.-P. Collin et al. "La Rive-Sud de Montréal : dynamique intermunicipale et intégration métropolitaine" », p. 142.

³⁴ T. Paquot, « L'art de marcher en ville », p. 201.

³⁵ Voir également à ce sujet : J.-S. Trudel « La fin de la banlieue » [Entretien avec James Howard Kunstler, auteur de *The Long Emergency: Surviving the Converging Catastrophes of the Twenty-first Century*, sur l'impact de la disponibilité du pétrole et de la situation économique sur l'avenir de la banlieue, pp. 39-40].

³⁶ Au sujet de l'automobile, Gilbert Durand écrit dans *L'Anthropologie de l'imaginaire* que : « l'automobile aussi est microcosme, comme la demeure elle s'anime, s'animalise, s'anthropomorphise » (p. 287). La représentation de l'automobile dans la littérature québécoise de la banlieue pourrait être à elle seule le sujet d'une étude plus approfondie.

paroissial »³⁷. La première banlieue québécoise du XX^e siècle se rapprochait du milieu rural, toutefois la banlieue nouvelle ressemblera plutôt au modèle américain. En outre, rappelons qu'avant d'évoquer au Québec les municipalités de la région suburbaine nord ou sud de l'île de Montréal, les « banlieues » ont d'abord désigné certains quartiers montréalais plus isolés que d'autres : « [...] [c]onsidérés aujourd'hui comme des quartiers urbains, les faubourgs ouvriers, comme le Faubourg à la Mélasse de Montréal, où dominaient les maisons multifamiliales, ont d'abord été des banlieues, c'est-à-dire des espaces résidentiels en marge de l'activité urbaine, avant d'être rattrapés par la ville [...] »³⁸. Était « banlieue » le lieu qui se situait en marge³⁹ du centre-ville, mais qui ne s'en éloignait jamais trop, entretenant encore une certaine dépendance envers celui-ci. La religion remplit également un rôle crucial dans l'histoire de cette jeune banlieue. Par exemple, en 1942, un tract de l'Union économique d'habitations emprunte l'argument de la foi pour attirer ses futurs résidents en banlieue en « [...] oppos[ant] clairement le choix "responsable" de la maison unifamiliale isolée pour l'épanouissement de la morale chrétienne au choix "insouciant" de la maison à logements superposés associés au désordre et à l'instabilité des centres urbains »⁴⁰.

AVÈNEMENT DU BUNGALOW

Le bungalow québécois typique est implanté sur un lot de 60 à 70 pieds de large par plus ou moins 100 pieds de profond, à environ 20 pieds de la limite avant du terrain et avec une aire de stationnement latérale. Il fait environ 25 pieds de profond par environ 40 pieds de large. Il s'agit d'un logement dont les pièces se distribuent sur un seul étage : en général les pièces de vie (salon, cuisine et dinette) sont localisées d'un côté de la maison alors que la

³⁷ (Indicatif présent, 6 février 2002) Même si le livre de Lessard parle de la banlieue de la ville de Québec, son analyse s'applique volontiers aux différentes banlieues du Québec dont celle de la rive sud du Fleuve Saint-Laurent (près de Montréal).

³⁸ A. Fortin et M. Bédard, « Citadins et banlieusards. Représentations, pratiques et identités », p. 126.

³⁹ Nous reviendrons sur cette notion de marginalité au chapitre suivant.

⁴⁰ A. Fortin, C. Després et G. Vachon, « La banlieue, patrimoine? Quelques éléments de réflexion », p. 27.

salle de bain et les chambres sont situées à l'opposé, de part et d'autre d'un corridor⁴¹.

Le bungalow occupe une place colossale dans le paysage banlieusard, au point où, « au Québec, les secteurs de banlieues construits entre 1945 et 1975 sont essentiellement constitués de bungalows, par opposition aux banlieues plus récentes où l'on retrouve des maisons en rangée et des petits immeubles à logements »⁴². Situé entre la culture américaine et européenne, « [l]e bungalow québécois [...] semble être le résultat de deux principales influences culturelles et morphologiques : d'une part, la Ranch house américaine; d'autre part, le bungalow anglais »⁴³. Notre intention est ici de souligner l'omniprésence du bungalow dans le paysage architectural québécois ainsi que les valeurs qu'il semble véhiculer. Le bungalow représente « l'homogénéité du cadre humain et architectural mais aussi des structures familiales », en plus d'être un lieu où « la famille nucléaire avec les enfants en bas âge [...] est la norme »⁴⁴. Selon Andrée Fortin, Carole Després et Geneviève Vachon : « Les banlieues et leurs bungalows constituent donc le milieu de vie d'une part importante — sinon de la majorité — de la population québécoise et canadienne depuis près d'un demi-siècle »⁴⁵. De nos jours, les banlieues nouvelles sont constituées de quartiers de maisons identiques. Ces « projets domiciliaires (lotissements) » sont volontiers baptisés « manoirs » ou encore « domaines »⁴⁶. Le bungalow n'a pas disparu, mais il n'est plus le seul modèle d'habitation à envahir le territoire de la banlieue de la rive sud du Saint-Laurent.

⁴¹ A. Fortin, C. Després et G. Vachon, « La banlieue, patrimoine? Quelques éléments de réflexion », p. 27.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 28.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 26.

⁴⁶ S. Batigne, « Banlieue : une certaine idée du bonheur », pp. 52-53.

« BANLIEUSARDISATION » À LA QUÉBÉCOISE

Nommons dès à présent « banlieusardisation » le processus historique au cours duquel la banlieue émergea du va-et-vient quotidien de cols blancs et d'ouvriers qui, dans un premier temps, s'éloignèrent de la ville grâce au développement de nouveaux moyens de transport mis à leur disposition (pour accéder à la propriété) puis, dans un deuxième temps, s'installèrent en banlieue par choix (pour avoir accès à un cadre de vie plus calme que celui proposé à l'époque en ville). Indiquons qu'à la suite du tramway et du train, c'est l'usage de l'automobile qui a rendu la croissance suburbaine possible. La *Loi des bons chemins* du gouvernement provincial du 4 juin 1912 et, deux années plus tard, la création du ministère de la Voirie furent toutes deux des facteurs déterminants quant au développement du réseau routier⁴⁷. La construction de nouveaux ponts et autoroutes eut pour effet de stimuler de nouveau le phénomène banlieusard : « [e]ncore fallait-il construire des voies d'accès correspondantes, ce qui fut fait en deux vagues : l'entre-deux-guerres pour les premiers grands ponts routiers, puis les années 1950-1960 pour les autoroutes »⁴⁸.

L'AMERICAN DREAM OU L'IDÉOLOGIE QUI A ENGENDRÉ LA BANLIEUE

Dans un article intitulé « American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation », Udo J. Hebel écrit :

Any discussion of American suburbia needs to consider the ideological implications that have served to explain the attractiveness of suburbanization and to hail suburbia as the fulfillment of so-called "American Dream". Thus, the very basis of the suburban way of life, the idea of individual land – and house-ownership, is taken to correspond to notions of personal independence and private property⁴⁹.

⁴⁷ Source : *Institut de la statistique du Québec*, <http://www.stat.gouv.qc.ca/jeunesse/1900_1919.htm> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

⁴⁸ S. Batigne, « Banlieue : une certaine idée du bonheur », p. 50.

⁴⁹ U. J. Hebel, « American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation », p. 187.

Comme le soulève Hebel, les implications idéologiques de l'*American Dream* doivent être prises en compte parce que c'est cette idéologie qui a attiré la population vers les banlieues-campagnes. Ce sont les promesses d'indépendance et de propriété privée de l'idéologie de l'*American Dream* qui ont tant fasciné les futurs habitants de ces nouvelles entités. Nous le verrons, c'est le cas des personnages banlieusards de Ferron. Par ailleurs, nous observerons — dans la deuxième banlieue représentée dans le roman *Dée*, sur lequel nous nous pencherons dans le troisième chapitre — que l'*American Dream*, qui fut au départ l'idéal à atteindre en Amérique, s'avéra de plus en plus contraignant. Comme le font valoir Nicolaidès et Wise : « Ironically, one hundred years ago, reformers conceived of suburbanization as a *solution* to the problems of the modern industrial city. Today, many reformers see suburbanization as the *problem* that needs repair »⁵⁰.

**DEUX BANLIEUES PLUTÔT QU'UNE SEULE
UN CADRE D'ANALYSE CRÉÉ À PARTIR D'UNE DIVISION HISTORIQUE
FONDAMENTALE**

À la suite de ces considérations sur l'évolution de la banlieue, nous pouvons décrire les entités que la banlieusardisation du Québec a créées. La banlieusardisation première phase a mis au monde les banlieues-campagnes. Ces banlieues sont des lieux hautement dépendants de la ville-centre. Les citoyens s'installèrent dans ces lieux édifiés à l'époque de la Seconde Guerre mondiale par nécessité plutôt que par choix et leurs demeures étaient construites avec des moyens limités. La banlieusardisation deuxième phase a mis au monde les banlieues nouvelle génération. Ces banlieues ont été construites, et reproduites en série, à la suite de l'arrivée massive de l'automobile. La banlieue nouvelle génération offrait désormais la paix et le calme aux gens qui en avaient

⁵⁰ B. M. Nicolaidès et A. Wiese, *The Suburb Reader*, p. 469.

les moyens. La banlieue-campagne établissait son identité par rapport à la ville-centre, mais elle portait également les marques d'une certaine ruralité. La banlieue nouvelle génération, quant à elle, cessait de ressembler à la campagne tout en ayant de moins en moins besoin de la ville. La banlieue nouvelle génération est typique du genre de banlieue qui se construit de nos jours. Cette banlieue est devenue un monde en soi.

Nous soulevons en début de parcours l'absence d'études substantielles consacrées à la littérature de la banlieue québécoise. Dans ce mémoire, c'est la division du phénomène de banlieusardisation en deux phases qui nourrira notre réflexion. Pourquoi insister sur cette division de l'histoire de la banlieue? Parce que c'est dans un très court laps de temps que la banlieue s'est développée, comme en témoignent ces chiffres sur l'augmentation de la population après la Seconde Guerre mondiale :

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la région [de la rive sud du Saint-Laurent] jouit d'un taux de croissance démographique très élevé : entre 1941 et 1961, la population du Québec passe de 3,3 millions d'habitants à 5,3 millions d'habitants, et celle de la Rive-Sud de 63 500 à 213 580 personnes [...]⁵¹.

Entre 1941 et 1961, la rive sud du Saint-Laurent a donc vu sa population presque quadrupler. Le Québec a changé beaucoup en très peu de temps. La division de la banlieusardisation en deux phases est une façon de mieux comprendre comment, pourquoi et avec quelle ampleur le territoire québécois s'est converti en une grande banlieue « stupide et sans défense... »⁵², comme l'écrit Jacques Ferron.

« BANLIEUE-CAMPAGNE » ET « BANLIEUE NOUVELLE GÉNÉRATION »

La banlieue-campagne est un lieu précaire né du besoin qu'avaient certains segments de la population moins fortunés que d'autres de se loger à coût modique en

⁵¹ J.-P. Collin et C. Poitras, « La fabrication d'un espace suburbain : la rive-sud de Montréal », p. 290.

⁵² J. Ferron, *La Charrette*, pp. 114-115.

dehors des limites de la ville, devenue trop dispendieuse ou trop insalubre. Les gens étaient venus s'établir sur ce territoire en pleine mutation, où la stabilité n'était jamais complètement assurée, mais qui avait toutefois encore le mérite de porter l'espoir de jours meilleurs. La banlieue-campagne était effectivement portée par l'*American Dream*. Les travailleurs en manque de moyens choisissaient d'emménager à l'intérieur de cette zone limitrophe située entre la ville de Montréal et les territoires ruraux de la Montérégie⁵³. En ce sens, la banlieue-campagne était un endroit précaire où régnait sans doute une instabilité palpable.

La banlieue nouvelle génération est, comme son nom l'indique, une banlieue d'origine beaucoup plus récente. C'est le modèle de banlieue qui semble actuellement prendre le plus d'ampleur sur le territoire de la rive sud du Saint-Laurent. Souvent située sur le même territoire que la banlieue-campagne, la banlieue nouvelle génération a peu en commun avec son prédécesseur. La banlieue nouvelle génération n'est plus un endroit où les habitations banales sont courantes. Bien au contraire, elle est devenue le théâtre d'une nouvelle vision de la banlieue. Elle a imposé de nouvelles infrastructures qui souvent sont des véritables avancées (plus grande salubrité, système d'aqueducs), mais elle a aussi rompu abruptement avec son passé rural. La banlieue nouvelle génération est par exemple beaucoup moins encline à recevoir des animaux de ferme que la banlieue-campagne. La population de la banlieue nouvelle génération n'est plus principalement constituée d'ouvriers, comme c'était le cas avec la banlieue-campagne. Elle est plutôt le lieu de la classe moyenne et de la petite-bourgeoisie québécoise, cette classe possédant au minimum une automobile pour se déplacer. La banlieue nouvelle génération est tout le contraire de la banlieue-campagne en ce que les désirs d'indépendance et de propriété

⁵³ La région de la Montérégie s'étend de la rive sud du Fleuve Saint-Laurent jusqu'à la frontière américaine.

privée que laissait miroiter l'*American Dream* se sont matérialisés, sans que n'advienne pour autant la société rêvée à laquelle tous aspiraient. La banlieue nouvelle génération s'est plutôt transformée en un endroit où la socialisation est difficile à provoquer et où la vie est assez rangée et stricte. Comme le soutient Stéphane Batigne, « [..] la généralisation d'un idéal de vie fondé sur l'individualisme »⁵⁴, semble y avoir triomphé. Batigne explique que la banlieue nouvelle génération est davantage devenue un lieu d'enfermement qu'un véritable espace de liberté : « Enfermement dans un espace anémique et insignifiant. Enfermement dans un culte de l'individualisme qui cache mal une nouvelle forme d'uniformisation. Enfermement dans un bonheur obligatoire, autoréférentiel et infiniment prévisible »⁵⁵.

Il serait périlleux de vouloir dater les banlieues-campagnes et les banlieues nouvelle génération. La banlieue-campagne a progressivement laissé place à la banlieue nouvelle génération. Le changement s'est fait assez rapidement, mais la première banlieue n'a pas été entièrement effacée par la seconde. Ces deux histoires, ces deux ères de la banlieue québécoise, s'interpénètrent. Voilà pourquoi l'examen d'œuvres qui abordent cette riche époque de naissance et de transformation des banlieues québécoises est pertinent : la littérature, de par sa façon de saisir le monde, permet d'observer avec un peu de recul un phénomène qui a eu cours très rapidement.

PIERRE NEPVEU ET LES DÉBUTS DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE DE LA BANLIEUE

Pierre Nepveu se penche sur la notion de Farouest dans l'œuvre de Jacques Ferron à l'intérieur de son texte « Le petit Farouest de Jacques Ferron »⁵⁶. Nepveu rappelle que

⁵⁴ S. Batigne, « Banlieue : une certaine idée du bonheur », p. 52.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 60.

⁵⁶ P. Nepveu, « Le petit Farouest de Jacques Ferron », *Lectures des lieux*, pp. 77-102.

Ferron « [...] a éprouvé avec une grande acuité notre perte historique de l'Ouest canadien et de [l'] Amérique française et métisse [...] »⁵⁷. Nepveu souligne l'importance du concept du « Farouest dans la vallée du Saint-Laurent »⁵⁸ dans l'œuvre de ferronienne.

Pour Nepveu :

On aura compris que ce que Ferron retient du Farouest, par-delà les clichés américains de la conquête de l'Ouest, brutale et raciste, c'est une idée ou plutôt une figure beaucoup plus riche et plurielle, une figure topologique, sociologique et psychique à la fois : ce que Ferron retient, c'est la frontière, une frontière qu'il réinvente à sa manière, bien sûr, mais qui conserve plusieurs traits fondamentaux de ces lieux excentriques où, en Amérique notamment, se sont établies des « collectivités » neuves, pour reprendre l'expression de Gérard Bouchard⁵⁹.

Ce qui nous intéresse dans le Farouest tel que Nepveu l'interprète, c'est la notion de frontière, de zone limitrophe. Or, pour Nepveu, si la frontière renvoie à l'Ouest perdu, elle est de manière plus générale associée au développement de nouveaux territoires avec toute l'instabilité qui leur est associée. En ce sens, elle décrit fort bien un premier état de la banlieue : « La frontière : bordure instable, éphémère par définition, espace incertain, hésitant, où manquent encore le plus souvent les infrastructures urbaines, où la loi et l'ordre n'ont pas encore solidement établi leur empire, où le tissu social demeure lâche et incertain [...] »⁶⁰.

LECTURES DE LA BANLIEUE

INTRODUCTION AUX CAS DE JACQUES FERRON ET DE MICHAEL DELISLE

Jacques Ferron a multiplié les mentions à Longueuil, ville de la rive sud du Saint-Laurent et principale banlieue qui retiendra notre attention, dans « Le Pont »⁶¹ ou encore

⁵⁷ P. Nepveu, « Le petit Farouest de Jacques Ferron », *Lectures des lieux*, p. 84.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 82.

⁵⁹ *Ibid.*, pp. 84-85.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ J. Ferron, *Contes : contes anglais, contes du pays incertain*, 298 p.

dans *La Charrette*⁶². Ferron n'est pas le seul écrivain à avoir fait allusion à cette banlieue naissante⁶³, mais il en demeure un témoin privilégié. De plus, Ferron a non seulement évoqué la banlieue-campagne, mais nous sentons dans son œuvre l'intuition de la banlieue nouvelle génération.

Michael Delisle décrit dans *Dée* la banlieue nouvelle génération avec tellement de précision que ce roman s'avère un objet d'étude incontournable dans l'examen des représentations littéraires de la banlieue au Québec. À propos de la banlieue, l'intérêt de *Dée* est qu'il fournit l'histoire de son développement. Le roman illustre les deux phases du processus historique de banlieusardisation. En effet, le personnage principal du roman, Dée, grandit dans une banlieue-campagne. Ensuite, elle s'installe dans une maison située au sein d'une banlieue nouvelle génération, dans un « Domaine ». Étant donné que l'imaginaire de la banlieue n'est pas encore très bien établi, les œuvres qui parlent autant d'elle contribuent à bâtir cet imaginaire. Le roman de Delisle est central à la définition de la banlieue que nous établissons dans ce mémoire : les deux banlieues que nous discernons — la banlieue-campagne et la banlieue nouvelle génération — y sont habilement mises en scène à l'aide d'un personnage qui les habite successivement. Par ailleurs, le thème de la banlieue revient souvent dans le travail de Michael Delisle. En effet, la banlieue est aussi présente dans son recueil de poésie *Fontainebleau* — œuvre pour laquelle Michael Delisle a remporté le Prix Émile-Nelligan en 1987. *Fontainebleau* racontait l'enfance d'un personnage qui avait grandi à Longueuil. Mais dans *Dée*, la banlieue est mise en fiction à travers les deux phases qui l'ont marquée; la banlieue

⁶² La banlieue est également abordée dans *Les Confitures de coings* que nous n'abordons toutefois pas dans ce mémoire.

⁶³ *Nègres blancs d'Amérique : autobiographie précoce d'un « terroriste » québécois*, de Pierre Vallières a aussi évoqué la banlieue-campagne de Coteau Rouge, mais son geste se veut politique. Chez Jacques Ferron, l'écrivain prend le dessus sur l'homme d'idées.

nouvelle génération peut être étudiée parce qu'elle est mise côte à côte avec la banlieue de la génération précédente.

Dans le chapitre « Le petit Farouest de Jacques Ferron »⁶⁴, Pierre Nepveu admet qu'« [il] y aurait tout un travail à faire sur le faubourg et la banlieue nouvelle chez les écrivains des Amériques »⁶⁵. Nepveu montre quelle voie pourrait emprunter la critique littéraire québécoise dans un avenir rapproché en interrogeant en profondeur la notion de lieu dans la littérature québécoise. Après avoir constaté l'entrée dans la modernité de la littérature québécoise, « sa mort et sa naissance » avec *L'Écologie du réel - Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Nepveu, dans *Lectures des lieux*, se sert du concept des Amériques⁶⁶ pour plonger notamment dans l'œuvre de Jacques Ferron. C'est cette notion d'américanité, et particulièrement la question du Farouest⁶⁷ dans l'œuvre de Ferron, qui sera l'objet de notre attention au chapitre suivant puisqu'elle semble nous donner des éléments caractéristiques de ce que nous nommons précédemment la « banlieue-campagne », fruit de la banlieusardisation première phase.

Pour paraphraser le défunt groupe de recherche *Montréal imaginaire*, dont nous évoquions précédemment les objectifs, c'est le lien entre « la littérature et la banlieue concrète » qui nous intéresse à présent. Pour étudier ce lien, nous avons explicitement identifié deux formes de banlieues incarnées dans le roman de Delisle *Dée* — la banlieue-campagne et la banlieue nouvelle génération. Nous avons maintenant l'intention de lire Ferron et Delisle à l'aide d'une approche socio-historique qui met en évidence les deux phases de banlieusardisation que le Québec a connues. Nous retracerons chez ces auteurs

⁶⁴ P. Nepveu, « Le petit Farouest de Jacques Ferron », *Lectures des lieux*, pp. 77-102.

⁶⁵ *Ibid.*, pp. 98-99.

⁶⁶ Selon Pierre Nepveu « [...] l'Amérique, quelle que soit la portée que l'on accorde à ce terme, doit surtout se dire au pluriel, *les Amériques*, mosaïque géographique, culturelle, imaginaire fragmentée, hétérogène, contradictoire, anarchique même ». P. Nepveu, *Lectures des lieux*, p. 17.

⁶⁷ Voir aussi à ce sujet : Richard Patry, « Le vocabulaire français dans l'œuvre de Jacques Ferron – Le cas de "Farouest" », pp. 74-90.

les étapes du processus historique que nous avons décrites dans le présent chapitre. Ce faisant, nous espérons à la fois éclairer le fonctionnement de ces textes et exemplifier l'évolution de la banlieue telle qu'elle s'est produite au Québec.

CHAPITRE II
BANLIEUE-CAMPAGNE
ESSAI DE DÉFINITION
L'EXEMPLE DE FERRON

*Tout cela pour bâtir des petites
maisons en pareil au même sur des
lopins grands comme des pots à fleurs,
pour mettre les ouvriers en condition et
leur apprendre à penser comme des
bourgeois, pour favoriser le Pétrole et
l'Automobile, ces deux mamelles de la
société capitaliste.*

JACQUES FERRON, « La pompe et le
bâton »

Dans ce chapitre, nous scruterons un certain nombre de représentations ferroniennes de la banlieue-campagne dans le conte « Le pont »⁶⁸ et dans le roman *La Charrette*. Nous reviendrons aussi sur une conférence de Jacques Ferron nommée « La pompe et le bâton »⁶⁹. La notion ferronienne de Farouest — telle qu'expliquée par Pierre Nepveu dans *Lectures des lieux* — viendra également nourrir notre définition de la banlieue-campagne. Malgré que l'intérêt de Ferron se soit plutôt arrêté à la banlieue-campagne, notre analyse révélera qu'il a eu l'intuition de la banlieue nouvelle génération.

TRÈS LUMINEUSES BANLIEUES

Dans les passages suivants, Jacques Ferron dépeint la banlieue de la rive sud du Saint-Laurent et Pierre Nepveu fait allusion aux environs de Mirabel :

La haute voûte noire finissait en s'ouvrant sur les feux des plus basses étoiles et les lumières de la plaine qui s'étend de Longueuil à Chambly, de Saint-Lambert à Saint-Amable, feux et lumières diversement groupés selon les constellations, les petits villages et les grands faubourgs. Les monts St-

⁶⁸ J. Ferron, *Contes : Contes : contes anglais, contes du pays incertain*, pp. 95-98.

⁶⁹ *Possibles*, vol. XXVIII, no 3-4, été-automne 2005, pp. 5-231.

Bruno [sic], Beloeil et Rougemont dressaient de sombres massifs au milieu de ce scintillement. Cette vue me réconciliait avec ma rive⁷⁰.

C'est à ce moment que j'ai vu, que j'ai cru voir, à quelques kilomètres à peine de la grande piste bétonnée, la lumière de Mirabel. J'en parle comme d'une apparition, d'un surgissement sacré⁷¹.

Quoique les deux écrivains n'évoquent pas la même banlieue — le premier parle de la rive sud et le deuxième de la rive nord du Saint-Laurent — il est frappant de constater à quel point leurs descriptions de la banlieue se ressemblent. La vue de la banlieue suscite chez ces écrivains une émotion d'une grande intensité. Jacques Ferron, lorsqu'il embrasse la totalité du paysage banlieusard, n'y perçoit rien de moins qu'un « scintillement ». Pierre Nepveu en parle « comme d'une apparition, d'un surgissement sacré ». La banlieue du premier est une véritable source « lumineuse ». La banlieue du deuxième est une manifestation contenant une part de « sacré ».

Avant de poursuivre, rappelons que Jacques Ferron est célèbre non seulement pour son œuvre mais aussi pour son engagement politique et qu'à ce sujet, il a défendu ses idées politiques sur le territoire de la rive sud du Saint-Laurent, en banlieue de Montréal. Par exemple, Ferron a participé à la politique locale banlieusarde en s'opposant à l'annexion du Domaine Bellerive par la Ville de Longueuil en 1958 — cet événement lui a d'ailleurs fort probablement inspiré *Le Salut de l'Irlande*, où nous pouvons distinguer une suite d'actions similaires⁷². Mentionnons également que c'est dans le comté de Longueuil que Ferron se présenta aux élections fédérales en 1974 sous la bannière du

⁷⁰ J. Ferron, *Contes : contes anglais, contes du pays incertain*, p. 96.

⁷¹ P. Nepveu, *Lectures des lieux*, p. 24.

⁷² Comme le souligne Stéphanie Bellemare-Page dans un article nommé « Un récit initiatique à l'odeur d'un règlement de comptes : Le Salut de l'Irlande », p. 140 : « C'est par la mention des activités politiques du père de Connie, CDA Haffigan, que la question de l'annexion de Ville Jacques-Cartier à Longueuil est introduite dans le roman. Cet épisode oublié de la politique municipale des années 1960 avait à l'époque grandement indigné Ferron, qui avait dénoncé l'annexion dans une série de lettres aux journaux. Une lecture parallèle de ces textes et du roman nous permet d'observer certaines corrélations et d'expliquer la présence de plusieurs passages du *Salut de l'Irlande* [...] ».

Parti Rhinocéros. De plus, précisons que Jacques Ferron limitait sa banlieue à un territoire bien précis. Dans *La Charrette*, le narrateur précise : « Et je me limitais au territoire que je m'étais assigné, qui ne comprenait qu'une partie de la banlieue d'après-guerre déferlant vers le Richelieu »⁷³. Ce territoire, les narrateurs de Ferron se l'approprient. Par l'emploi d'un déterminant possessif, celui du conte « Le Pont » exprime son attachement et son appartenance à sa banlieue : « Cette vue me réconciliait avec *ma* rive »⁷⁴.

EXEMPLES DE BANLIEUE-CAMPAGNE

LE CAS DU CONTE « LE PONT » ET DE QUELQUES AUTRES TEXTES FERRONIENS

Nous sommes en mesure de distinguer chez Jacques Ferron la présence insistante de la banlieue-campagne dans son court conte « Le pont », tiré de *Contes : contes anglais, contes du pays incertain*⁷⁵. Dans « Le pont », nous pouvons présumer que « la haute voûte noire »⁷⁶ à laquelle fait allusion Ferron est le pont Jacques-Cartier. Outre cet élément architectural colossal récurrent dans le conte, la représentation de la première vue de la banlieue est caractérisée par un champ lexical rappelant la nature — ou plutôt ce qu'il reste de la campagne. « [L]es étoiles », « les plaines » et « les monts »⁷⁷ sont autant de termes qui associent cette première banlieue à un endroit, en quelque sorte, naturel. Les « étoiles » et « lumières de la plaine »⁷⁸ s'entremêlent. Les banlieues de la rive sud du Saint-Laurent sont comparées à des constellations d'étoiles, cette perception étant rendue possible grâce à la « voûte noire »⁷⁹ qu'est le pont.

⁷³ J. Ferron, *La Charette*, p. 22.

⁷⁴ J. Ferron, *Contes : Contes : contes anglais, contes du pays incertain*, p. 96. (Nous soulignons)

⁷⁵ *Ibid.*, pp. 95-98.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 96.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Ibid.*

« Le pont » retrace la vie d'un homme. Ce dernier est un fin observateur de la banlieusardisation première phase qui se déroule sous ses yeux. Le personnage principal et narrateur du conte est un médecin qui se rend sur les lieux de l'accouchement d'une « Anglaise » mystérieuse. Ce médecin traverse fréquemment le pont reliant Montréal à la rive sud du Saint-Laurent. Il relate qu'il croise quelquefois par hasard une personne qualifiée à la fois d'« équipage », de « cocher » et d'étrange « concitoyenne »⁸⁰. Le médecin qualifie cette personne d'« Anglaise ». L'Anglaise en question charrie avec elle des rebuts vers Montréal. Le médecin semble avoir fort bien observé ses déplacements. Par exemple, il sait qu'elle quitte chaque jour son faubourg de Coteau-Rouge pour la ville « vers les dix heures du soir » et que le trajet, aller et retour, dure « environ quatre heures »⁸¹. L'Anglaise, précise-t-il, parcourt « avant le passage des vidangeurs » les rues de la banlieue à la recherche de « vieux sommiers », de « débris de lessiveuses et de poêles », bref de « toute ferraille »⁸² qui peut être récupérée et revendue par la suite. Le personnage-narrateur du conte révèle qu'il avait cru remarquer que l'Anglaise était bedonnante. Il décrit la scène où il arrive peu après que la femme eût accouché sans lui. En plus de « l'étrange équipage » (l'Anglaise) et du médecin, nous retrouvons d'autres personnages dans ce conte : « [une] famille : son homme, planteur de quilles, vaurien, et deux enfants, plutôt morveux »⁸³. Le trajet que l'Anglaise effectue quotidiennement afin de ramasser les vieux débris de ferraille qui lui permettent de gagner un peu d'argent est routinier. Nous pouvons assez bien imaginer croiser de nos jours, aux petites heures du matin, des citoyens en manque de moyens et plutôt marginaux s'adonnant encore à ce

⁸⁰ J. Ferron, « Le Pont », *Contes : contes anglais, contes du pays incertain*, p. 96.

⁸¹ *Ibid.*

⁸² *Ibid.*

⁸³ *Ibid.*

type de cueillette dans une quelconque banlieue de Montréal. Mais la façon dont le personnage de l'Anglaise accomplit cette tâche dans « Le pont » ainsi que l'environnement dans lequel se situe cette action permettent de relever des différences flagrantes entre la banlieue ancienne et la banlieue nouvelle.

D'abord, la banlieue-campagne est caractérisée par un laisser-aller généralisé. Cela est probablement dû à l'aspect interstitiel du lieu. La banlieue-campagne est située à un endroit dont l'identité est encore incertaine; c'est une « frontière », pour reprendre l'expression de Pierre Nepveu que nous citons plus tôt. La banlieue-campagne du conte n'est pas tout à fait une ville, ni tout à fait une campagne, mais elle est influencée par ces deux entités. Géographiquement, cet endroit est campé sur un lieu de passage, c'est-à-dire à un emplacement où se rencontrent la ville et la campagne. L'urbanité et la ruralité ne définissent pas entièrement cette banlieue-campagne. Le partage entre ces deux identités est une caractéristique de la banlieue-campagne. En marge de la rumeur urbaine, comme des paysages campagnards, il y a ce lieu, encore marginal, où se retrouvent des gens étranges comme l'Anglaise du conte.

« Le pont » est aussi intéressant du point de vue de la description des habitations de banlieue. Sur ce point, la banlieue-campagne, nous le verrons, diffère de celle de la génération suivante. Par exemple, le personnage de l'Anglaise réside dans une « cabane », qui est « divisée par une demi-cloison [avec] d'un côté le cheval, de l'autre sa famille »⁸⁴. Ce genre d'habitation est un bon exemple de maison de banlieue-campagne insalubre que nous aurions beaucoup de difficulté à retrouver dans les banlieues telles que nous les connaissons aujourd'hui. En effet, nous pouvons supposer que ce type de résidence est plutôt rare dans les quartiers de nouveaux développements des banlieues québécoises

⁸⁴ J. Ferron, *Contes : contes anglais, contes du pays incertain*, p. 96.

modernes. Il est possible que Ferron exagère à des fins littéraires l'aspect bancal de ce lieu. Mais il n'en demeure pas moins qu'il insiste précisément sur un aspect appartenant exclusivement à la première banlieue. Dans *La Charrette*, Ferron brosse le portrait d'une maison qui paraît peut-être moins bancale que la maison du conte « Le pont », mais qui est tout aussi campagnarde en ce que des relents de ruralité trahissent ses origines. Cette maison correspond à un type d'habitation autrefois répandu sur le territoire de la Montérégie. Elle possède des animaux de ferme : « Il l'avait bâtie et rebâtie de ses mains la bonne et chaude maison indispensable, pelouse américaine par devant, potager italien par derrière, plus quelques poules et trois tonneaux où fermentait son vin »⁸⁵. La banlieue-campagne du conte « Le pont » a un cheval et celle de *La Charrette* possède quelques poules. La banlieue-campagne accepte volontiers les animaux de ferme. Signalons enfin qu'à la suite de ces animaux réels (cheval, poules), Ferron évoque aussi, dans *La Charrette*, la présence d'animaux de plâtre : « [...] ils mettent parfois des canards de plâtre dans le parterre, même des biches et des paons »⁸⁶. Les biches et les paons en plâtre sont à la fois un rappel et un abandon de la campagne, mais ce rappel est dérisoire. Les animaux en plâtre expriment précisément la transition entre la présence et l'absence d'animaux de ferme. Remarquons que la banlieue nouvelle génération en sera totalement dépourvue. Nous le constatons, la banlieue-campagne n'a pas encore oublié son passé campagnard et elle porte les traces d'une ostensible ruralité. La première banlieue présente chez Michael Delisle (la première banlieue de la rue Fournier) aura elle aussi des

⁸⁵ J. Ferron, *La Charrette*, p. 31.

⁸⁶ *Ibid.*, pp. 113-114.

« dépendances fermières »⁸⁷, c'est-à-dire quelques porcs. Par contre, la deuxième banlieue du roman (la banlieue de la rue Fragonard) n'aura aucun animal de ferme.

À propos du pont du conte de Ferron, il symbolise le lien qu'entretient la banlieue-campagne avec la ville, la banlieue-campagne étant située entre la ville et la campagne. La banlieue-campagne est indéniablement rattachée à la ville par le pont. La deuxième phrase du conte « Le pont » est une observation tout à fait capitale concernant la voie navigable du fleuve Saint-Laurent : « Le canal de la voie maritime n'était pas creusé »⁸⁸. Le conte nous fait remonter à l'époque où la rive sud du fleuve Saint-Laurent était moins développée que maintenant. Peu après dans le texte, Jacques Ferron fait une description assez précise du pont, dont la vue s'impose au narrateur par « sa superstructure et l'admirable enchevêtrement de ses poutres d'acier »⁸⁹. Le narrateur du conte est visiblement fasciné par cette construction qui semble nouvelle pour lui. Dans *La Charrette*, Ferron brosse un portrait similaire du pont qui, cette fois, « prend l'aspect d'une cathédrale »⁹⁰. Le narrateur ajoute qu'il a « toujours su que par une aussi grande porte on ne pouvait entrer que dans un très grand château »⁹¹. Le pont a un double rôle : il rattache la banlieue-campagne à la ville et il rend aussi possible un panorama, une vue plus naturelle de la même banlieue. À l'époque de la banlieue-campagne, le mouvement démographique s'exécutait de la ville à la banlieue⁹². Aujourd'hui, les études démontrent que ce mouvement se fait de la banlieue à la banlieue : « [...] la Rive-Sud est moins "dépendante" par rapport à Montréal en ce qui a trait au travail et [elle] est devenue un

⁸⁷ M. Delisle, *Dée*, p. 25.

⁸⁸ J. Ferron, « Le pont », p. 95.

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ *Ibid.*, p. 22.

⁹¹ *Ibid.*, pp. 113-114.

⁹² Dès les années 1920, les banlieues américaines poussent plus rapidement que les villes. Voir : U. J. Hebel, « American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation », p. 184.

“générateur d’emploi efficace” aussi bien pour les activités manufacturières que tertiaires. Le même type de constatations peut être fait pour les études, les loisirs, la consommation »⁹³. Le parcours des textes de Ferron que nous avons vus jusqu’à présent nous fait voir que la banlieue campagne dépendait encore de la ville. Or, nous verrons que la banlieue nouvelle génération ne dépendra plus autant de la ville que la banlieue-campagne, et que les nouveaux quartiers de maisons identiques massées dans des Domaines ne ressembleront en aucune façon à la campagne : ils deviendront des mondes en eux-mêmes. Nous commençons déjà à déterminer les premiers éléments définitionnels de la banlieue-campagne québécoise représentée dans certains textes de fiction de Jacques Ferron. La banlieue-campagne possède un aspect naturel, l’exemple de l’association entre les étoiles et ce lieu est frappant, tout comme celui des nombreux animaux de ferme qui semblent encore y avoir préséance. Ses habitations sont situées dans une zone limitrophe que le pont semble à la fois associer à la ville et dissocier d’elle. Ses personnages, telle l’Anglaise, sont eux-mêmes marginaux.

⁹³ J. Collin et C. Poitras, « La fabrication d’un espace suburbain : la rive-sud de Montréal », p. 299. Souligné dans le texte.

**UNE BANLIEUE QUI SE FAIT
LA NOTION DE FAROUEST ET LA BANLIEUE-CAMPAGNE**

Ces dernières années, ma relecture de l'œuvre de Jacques Ferron m'a convaincu s'il en était besoin que jamais le rapport à l'espace, dans les Amériques, n'est aussi intéressant, fascinant, signifiant que lorsque le territoire grand ouvert nous fait rencontrer une aspérité, un obstacle, une frontière, une zone limitrophe⁹⁴.

PIERRE NEPVEU, *Lectures des lieux*

Au chapitre précédent, nous relevions le fait que la banlieue-campagne de la rive-sud du Saint-Laurent s'était en grande partie formée après la Seconde Guerre mondiale avec la migration d'ouvriers montréalais qui décidèrent de choisir un lieu peu coûteux pour y établir leur maison. Le présent chapitre confirme que c'est aussi le cas dans certains textes de Jacques Ferron. Les premiers banlieusards de Ferron arrivent en banlieue-campagne, ce territoire qualifié de « Farouest exubérant » par Pierre Nepveu. Nepveu dit que la banlieue se trouve dans une « zone indécise »⁹⁵. Les banlieues sont campées dans des zones « limitrophes » en ce qu'elles sont situées entre un territoire campagnard où l'on pratique l'agriculture et la ville : « Nous voici donc une fois de plus dans un *faubourg* à demi *champêtre*, un lieu périphérique qui porte cette fois le nom de Bec-Fin, du nom d'une épicerie-boucherie, un lieu-dit [...] »⁹⁶.

Pierre Nepveu oppose le « Farouest exubérant » à la « banalité à l'américaine »⁹⁷. Même si l'analyse de Nepveu ne sert pas à identifier explicitement les deux types de banlieues que nous distinguons, elle s'avère être d'une grande pertinence pour exposer les

⁹⁴ P. Nepveu, *Lectures des lieux*, p. 21.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 23.

⁹⁶ P. Nepveu, « Le petit Farouest de Jacques Ferron », *Lectures des lieux*, p. 92. (Nous soulignons.)

⁹⁷ *Ibid.*, p. 81.

traits de la banlieue-campagne. En effet, la ville de Jacques-Cartier⁹⁸, très présente chez Ferron, est, pour Nepveu, un véritable « Farouest aux portes de Montréal »⁹⁹. Le concept de Farouest ferronien nous vient en aide lorsqu'il s'agit d'identifier les critères de ce qu'est une littérature de la banlieue-campagne : « [...] le Farouest, en tant que zone suburbaine inachevée, comme expérience de la bordure ou de la limite, spatiale mais aussi temporelle puisque ce Farouest tout neuf est voué à disparaître sous l'asphalte d'une banlieue réglementée, policée, polluée, pour tout dire : civilisée »¹⁰⁰. La notion de Farouest recoupe ce que nous exposions précédemment, à savoir que la banlieue-campagne est identifiable en tant que marge : Nepveu parle de « zone limitrophe ». Or, nous verrons au chapitre suivant que la banlieue nouvelle génération tendra à gagner en achèvement par rapport à la banlieue-campagne; quoique d'après Stéphane Batigne cet achèvement soit factice :

Un achèvement bien théorique cependant, car une maison de banlieue n'est jamais totalement achevée. Non seulement son amélioration constante fait partie intégrante du projet banlieusard, mais elle se confond avec l'idée même du bonheur familial, qui doit être entretenu et maintenu dans une quête perpétuelle de sa propre perfection. Il faut sans cesse réparer sa maison, la rénover, la repeindre, l'aménager, l'équiper, l'embellir, la mettre au goût du jour [...] ¹⁰¹.

Les maisons de la banlieue-campagne ferronienne sont inachevées. Nepveu parle de la banlieue-campagne comme d'une « *frontier town* », c'est-à-dire d'un endroit propice à accueillir des « dysfonctionnements et des traces de folies »¹⁰². Les « *shacks* », les bungalows et les « *Castles* » sont autant de termes qui « évoquent [ce] monde

⁹⁸ Aujourd'hui, elle fait partie de Longueuil.

⁹⁹ P. Nepveu, « Le petit Farouest de Jacques Ferron », *Lectures des lieux*, p. 82.

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ S. Batigne, « Banlieue : une certaine idée du bonheur », p. 54.

¹⁰² P. Nepveu, « Le petit Farouest de Jacques Ferron », *Lectures des lieux*, p. 82.

transitoire, dysfonctionnel »¹⁰³. Pierre Nepveu décèle chez Ferron « [...] les premières apparitions du faubourg de la rive-sud, dans les *Contes du pays incertain* »¹⁰⁴. Dans l'œuvre de Ferron, le personnage de Zag est « encabané le long du chemin Chambly, près du marais qui servait alors de frontière et de dépotoir aux paroisses de Saint-Hubert et de Saint-Antoine de Longueuil »¹⁰⁵. Les lieux de la banlieue-campagne sont ici énumérés. Signalons, une fois de plus, l'aspect limitrophe du lieu. Nepveu fait référence aussi au personnage de l'Anglaise du conte « Le Pont ». *La Charrette* peut également être lue comme une éloquente représentation de la banlieue-campagne. Dans son roman *L'Amélanquier*, Jacques Ferron met encore en scène un personnage banlieusard. Ce personnage du nom de Tinamer habite effectivement dans un lieu qui a le statut de frontière. Pierre Nepveu cite un passage de *L'Amélanquier* où nous nous apercevons que la banlieue du roman n'a « pas d'aqueduc, d'égouts, de rues pavées ni de trottoirs »¹⁰⁶. La banlieue-campagne n'est pas encore totalement pourvue de système d'aqueducs et d'égouts, mais la banlieue nouvelle génération en sera, elle, pourvue.

Les personnages de Ferron logent souvent dans des habitations précaires situées en banlieue de Montréal. Toujours dans le chapitre de *Lectures des lieux* appelé « Le petit Farouest de Jacques Ferron », Pierre Nepveu délimite le territoire banlieusard de l'œuvre ferronienne. Selon Nepveu, les banlieues-campagnes de Saint-Antoine de Longueuil, de Coteau-Rouge, de Saint-Hubert, situées près du chemin Chambly¹⁰⁷, sont les principales zones limitrophes évoquées chez Ferron. À l'instar du conte « Le pont », où l'Anglaise

¹⁰³ P. Nepveu, « Le petit Farouest de Jacques Ferron », *Lectures des lieux*, p. 94.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 87.

¹⁰⁵ J. Ferron, *Contes : Contes : contes anglais, contes du pays incertain*, p. 64.

¹⁰⁶ J. Ferron, *L'Amélanquier*, p. 20. P. Nepveu, « Le petit Farouest de Jacques Ferron », *Lectures des lieux*, p. 81.

¹⁰⁷ Ce territoire correspond à la partie sud de la région montréalaise.

vivait avec sa famille dans une « cabane »¹⁰⁸, nous avons affaire avec Zag, dans *Contes du pays incertain*, à un personnage vivant dans un lieu bancal. Nous sommes ici en mesure d'identifier une constante frappante chez Ferron : le manque d'infrastructures est une caractéristique de la banlieue-campagne ferronienne. Dans *Rosaire* de Ferron, la banlieue de Bec-Fin porte aussi les traces du premier processus de banlieusardisation : « les rues sont à peine achevées, les aqueducs et les égouts encore en construction, dans le voisinage de marais et de marécages non encore asséchés »¹⁰⁹.

Citons Ferron dans *Rosaire* :

En 1961, lorsque Rosaire Gélinau vous téléphonera, la municipalité de la banlieue ou du faubourg, qui se nommait pompeusement la Cité de Jacques-Cartier, achevait la construction des égouts. Le marais asséché, qu'on remblayait déjà, n'arrêterait plus le grand déferlement urbain qui dépasse aujourd'hui Saint-Hubert et rejoindra bientôt le Richelieu¹¹⁰.

Les exemples que nous avons relevés correspondent au premier mouvement vers les banlieues. Ils sont le résultat de la première phase de banlieusardisation québécoise. Dans la banlieue-campagne, la vie semblait plus près de la pauvreté que de l'opulence ou de la surconsommation telles que nous avons tendance à les retrouver dans les banlieues de la nouvelle génération. La banlieue-campagne est une zone transitoire. Nepveu décrit volontiers cet espace comme étant un « territoire faubourien qui n'a pas encore perdu son statut de frontière, [et où il règne] plutôt un certain désordre architectural, une précarité, un inachèvement ou un délabrement de la demeure »¹¹¹. Et si Nepveu ne donne pas d'exemple de banlieue de la deuxième génération dans l'œuvre ferronienne, c'est parce que nous en trouvons peu de trace, du fait qu'elle commençait à peine à exister comme

¹⁰⁸ J. Ferron, « Le pont », p. 96.

¹⁰⁹ P. Nepveu, *Lectures des lieux*, p. 92.

¹¹⁰ J. Ferron, *Rosaire*, p. 43.

¹¹¹ P. Nepveu, *Lectures des lieux*, p. 87.

réalité à l'époque où Ferron a écrit son œuvre de fiction. Non que Ferron ait ignoré l'évolution de la banlieue après l'établissement des banlieues-campagnes. Mais il reste que la fiction ferronienne a davantage évoqué la banlieue-campagne que la banlieue nouvelle génération.

La banlieue-campagne ferronienne commence à ressentir les changements qui modifieront son visage, c'est-à-dire l'impact de la banlieusardisation deuxième phase. Par exemple, dans *La Charrette*, Ferron ironise sur l'idée que se font les banlieusards de leurs récentes maisons. Il remarque que les maisons de certaines banlieues-campagnes, avec des apparences de petits châteaux, ont de moins en moins l'air bancal. Il décrit ainsi les banlieusards de la banlieue-campagne qui se comportent comme des « [...] espèces de châtelains, ils disent que ce sont des cottages, des splits-levels, des bungalows [...] »¹¹².

INTUITION FERRONIENNE DE LA BANLIEUE NOUVELLE GÉNÉRATION

Jacques Ferron a décrit la banlieue-campagne. Mais il a aussi dépeint le processus de banlieusardisation deuxième phase dans une conférence nommée « La pompe et le bâton ». Dans un numéro de la revue *Possibles*¹¹³ consacré à Jacques Ferron, soit à l'« [a]nalyse de l'œuvre de l'écrivain québécois, de sa pensée politique et sociale, de son héritage », nous retrouvons cette conférence inédite. Dans un texte introductif intitulé « La conférence inattendue — Présentation de “La pompe et le bâton” inédit de Jacques Ferron », Luc Gauvreau précise que, parmi les conférences que Ferron a données

¹¹² J. Ferron, *La Charette*, pp. 113-114.

¹¹³ *Possibles*, vol. XXVIII, n° 3-4, été-automne 2005, 231 p.

dans les années soixante, celle-ci est importante, car il s'agit de l'une des rares dont il existe une version écrite¹¹⁴.

C'est connu, Ferron habitait la banlieue. Il la connaissait très bien grâce à ses fréquents déplacements à titre de médecin. Il était donc familier avec la banlieue. C'est sans doute pour cette raison qu'il en parlait longuement dans des allocutions qui portaient sur tous les sujets. Ainsi, la conférence de Jacques Ferron « La pompe et le bâton » devait à l'origine porter sur les thèmes de l'art, de l'État et de la nation¹¹⁵. Dans ce discours, il choisira de parler d'architecture, puisque c'est selon lui « [...] de tous les arts le seul qui progresse vraiment et par son mouvement nous permette de rejoindre notre époque [...] L'architecture est un art de synthèse; elle ne boude pas les sciences, même sociales et économiques [...] »¹¹⁶. C'est l'architecture qui le mènera au sujet de la banlieue. Pour le conférencier qu'est Ferron, la banlieue est à l'image d'un monde où l'architecture est devenue la dernière des priorités. Or, l'architecture est pour Ferron le reflet du modèle socio-économique de son époque. Dès lors, si elle est bâclée, cela indiquera que c'est tout le modèle socio-économique américain contemporain et, par extension, l'incarnation de l'*American Dream*, qui sera à remettre en question.

Selon Ferron, « [...] la création des banlieues qui étendent la ville à la campagne comme un raz de marée [...] est un cataclysme dont on peut parler, puisque l'État en assure la financement »¹¹⁷. La banlieue-campagne est, à son avis, une succursale de la ville et il semble difficile de vouloir freiner sa croissance. Ferron explique les forces en

¹¹⁴ L. Gauvreau, « La conférence inattendue présentation de "La pompe et le bâton inédit de Jacques Ferron" », p. 22.

¹¹⁵ Jacques Ferron, avec une ironie qui lui est singulière, pense en effet que le programme est un peu trop ambitieux : « Seulement je me suis mis à examiner mon sujet de plus près, et là, je vous avoue, j'ai passé un mauvais quart d'heure. L'État, la nation et les arts, imaginez donc un peu ! », p. 28.

¹¹⁶ J. Ferron, « La pompe et le bâton », p. 29.

¹¹⁷ *Ibid.*, pp. 37-38.

jeu dans le phénomène qu'il peut observer à cette période importante de l'histoire des banlieues québécoises. D'une part, il souligne le fait que la ville gruge le territoire de la rive sud du Saint-Laurent. D'autre part, il accuse l'État d'être directement responsable de ce « cataclysme » hautement nuisible pour la campagne. Pour Ferron, la banlieusardisation se résume à une *urbanisation des campagnes*. Dans son allocution, Ferron dissertera sur ce qu'il a pu observer sur le territoire de la Montérégie à l'époque des toutes premières banlieues nouvelle génération. Mais son commentaire, portant sur les premiers signes de seconde phase de banlieusardisation, aura encore besoin de la campagne pour être exprimé. Ferron se demandera à quel moment ce phénomène, qu'il considère comme une expansion démesurée de la ville de Montréal, cessera :

Au juste où en est rendu Montréal, à Boucherville ou à Varennes? Puis ce sera Verchères, Contrecoeur, Sorel. Au sud on finira par atteindre la frontière américaine. Alors en continuant, n'est-ce pas, on pourrait toujours essayer d'enlever une étoile au drapeau du voisin, pour la coller au nôtre, sur le sommet du crâne¹¹⁸.

Pour Jacques Ferron, Montréal empiète sur la campagne. La banlieusardisation est une « montréalisation », ce qui équivaut pour lui à une américanisation du territoire de la rive sud du Saint-Laurent ainsi que de ses campagnes. *L'American Dream*, qui dans ses œuvres a poussé ses personnages à s'établir dans les banlieues-campagnes, a changé de forme; il a converti la banlieue en un endroit vide. *L'American Dream* s'est transformé en cauchemar. Pour Ferron, l'expansion démesurée de la banlieue est synonyme d'une américanité aliénante. La banlieusardisation deuxième phase équivaut à « essayer d'enlever une étoile au drapeau du voisin », donc à américaniser la rive sud du Saint-Laurent et le Québec en entier.

¹¹⁸ J. Ferron, « La pompe et le bâton », p. 38.

La perte de l'agriculture est également une préoccupation pour Jacques Ferron, qui remarque qu'« [a]u-devant du raz de marée, il y a la spéculation qui galope et l'agriculture qui fout le camp »¹¹⁹. Dans sa conférence, Ferron poussera sa réflexion plus loin que dans le conte « Le pont » que nous avons précédemment analysé. En effet, il abordera le thème de la banlieusardisation deuxième phase :

Il ne s'agit même plus d'architecture, mais d'une conception réactionnaire de l'urbanisme qui ne résout en rien, d'ailleurs, les problèmes de l'époque. La solitude, le conformisme, l'angoisse des villes s'y retrouvent en plus médiocre et en plus laid. La banlieue, c'est minable. Elle calme un peu le sentiment de dépossession du citadin en le faisant propriétaire, hypothèque payable en 25 ans : et voilà un locataire content, prêt à s'abonner au *Reader's Digest* et à regarder chaque dimanche *Papa a raison*. Après vingt-cinq ans la cabane est bonne à démolir... Au début, j'ai mentionné le Père Ubu. Bien oui, pensez donc, il est au-dessus de la banlieue : il la dessine avec son bâton à merde¹²⁰.

Par rapport à notre modèle des deux banlieues, la conférence de Ferron, bien qu'elle en montre le déclin, reste attachée à la banlieue-campagne. Il y est question de la perte de l'agriculture, de l'aspect très « montréalaisant » de ces nouvelles agglomérations et de l'obsession de l'*American Dream* — bref des principaux critères qui définissent la banlieue-campagne. Nous nous apercevons bien que Ferron semble préférer la première banlieue à la seconde. Comme le sous-titre de cette section l'indiquait, Ferron a bel et bien eu l'intuition de la banlieue nouvelle génération. Mais la description qu'il fait de la banlieue dans sa conférence ressemble encore beaucoup à la banlieue-campagne que ses œuvres de fiction évoquaient. Nous l'avons vu, Ferron perçoit l'arrivée de la banlieusardisation deuxième phase comme une urbanisation, une montréalisation. La banlieue nouvelle génération n'évoquera plus le passé d'une quelconque agriculture perdue. Elle ne se souciera plus de rappeler que les conséquences de l'*American Dream*

¹¹⁹ J. Ferron, « La pompe et le bâton », p. 38.

¹²⁰ *Ibid.*

sont grandes, dans la mesure où c'est tout le passé lié à l'agriculture qui sera effacé. Plutôt, la banlieue nouvelle génération aura altéré le rêve américain. Elle sera devenue un monde caractérisé par le vide où l'architecture ne semblera plus être la préoccupation de personne.

Dans ce chapitre, nous avons observé de quelle façon la banlieue-campagne était incarnée dans quelques textes de fiction de Jacques Ferron ainsi que dans une de ses rares conférences publiées à ce jour. Les exemples retenus chez Ferron mettaient en lumière plusieurs facettes de la créature que la banlieusardisation première phase a mise au monde : la banlieue-campagne. Certes, Ferron a abordé l'évolution de la banlieue après l'établissement des banlieues-campagnes. Mais Ferron a eu besoin de parler de la campagne pour parler de la seconde phase de banlieusardisation. Or (et Ferron s'en plaint d'ailleurs), la banlieue nouvelle génération, qui découlera de cette deuxième phase de banlieusardisation, est tout sauf campagnarde. Les banlieusards de *La Charrette* paraissaient aspirer à l'*American Dream*. Il se dégagait du portrait brossé par Ferron de cette banlieue en changement un conformisme qui, comme nous l'annoncions plus tôt, atteindra son paroxysme dans la banlieue nouvelle génération. Par conformisme entendons : « Attitude passive de celui ou de celle qui règle ses idées, son comportement, sur ceux des personnes de son milieu »¹²¹. Le processus qui débute avec Ferron s'accroît dans le roman *Dée* de Delisle. Jacques Ferron a fait allusion à une campagne qui « est déjà abandonnée »¹²². Aussi, il a développé l'idée d'une banlieue-campagne où les animaux « en plâtre » sont dispersés de façon plutôt anarchique dans des rues qui semblent perdues géographiquement. Dans *La Charrette*, il précisait : « Dans mon

¹²¹ « Conformisme », *Trésor de la langue française informatisé*, <<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/conformisme?>> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

¹²² J. Ferron, *La Charette*, p. 114.

faubourg, pour ranger les petites maisons, les bungalows, les splits-levels, les cottages, pour exposer les canards, la biche et les faons en plâtre, il y a des rues »¹²³. La banlieue-campagne possédait un paysage particulier où les faux animaux évoquaient un passé campagnard pas encore très lointain. Notons que ce témoignage avait lieu sur un mode dégradé et que ce rappel pauvre de l'époque passée — les éléments de ruralité animale — sera complètement évacué de la banlieue nouvelle génération. Tel que nous l'indiquons dans le premier chapitre du mémoire, l'évolution des tramways, des trains, puis des routes et autoroutes influencera à un degré élevé le tracé des rues des banlieues-campagnes. Dans « Le pont », le personnage de l'Anglaise disposait d'un cheval pour se déplacer de son « faubourg » vers la ville de Montréal. Or, tel que nous l'avons découvert lors de notre lecture du texte de Pierre Nepveu « Le petit Farouest de Jacques Ferron », l'usage des mots « faubourg », « frontier town » et « petit Farouest » chez Ferron décrivait fort bien la banlieue naissante. Nous concevons maintenant mieux comment, selon Nepveu, « [...] le Farouest exubérant s'oppose à la banalité à l'américaine, comme le nuage de poussière à l'asphalte, comme le cheval à l'automobile bouffeuse de pétrole »¹²⁴. La conférence de Ferron illustre bien que, entre la première et la deuxième banlieue, « il y a tout un monde », pour reprendre les mots de Pierre Nepveu. Dès à présent, l'étude du roman *Dée* de Michael Delisle nous permettra de trouver d'autres traits de cette banlieue-campagne, mais elle nous fournira surtout l'occasion de nous pencher sur la deuxième phase de banlieusardisation, celle qui a engendré les Domaines, les quartiers de condos identiques. Nous étudierons un roman qui tient compte à lui seul de l'évolution complète

¹²³ J. Ferron, *La Charette*, pp. 116-117.

¹²⁴ P. Nepveu, *Lectures des lieux*, p. 82.

du processus historique de la banlieusardisation québécoise ainsi que des deux types de banlieues que ce processus a engendrés.

CHAPITRE III
LA BANLIEUE NOUVELLE GÉNÉRATION
ESSAI DE DÉFINITION
L'EXEMPLE DE DELISLE

*Un homme en bras de chemise est en train de lui expliquer pourquoi les dépendances fermières doivent être démolies avant la fin de l'été, sinon, si Provost persiste à garder ses animaux, la ville le contraindra à se conformer.
– Quand on veut vivre comme en campagne, dit l'homme sentencieux, on déménage en campagne.*

MICHAEL DELISLE, *Dée*, « Eau boueuse »

Sarto et Dée auront une maison dans un développement appelé Le Domaine Chantilly.

MICHAEL DELISLE, *Dée*, « On est devenus une rue »

***L'HOMINEM BANLIEUSARDUM*¹²⁵ ET SON HABITAT NATUREL**

Dans ce chapitre, l'étude du roman *Dée* de Michael Delisle viendra non seulement confirmer notre hypothèse de départ selon laquelle deux types de banlieues peuvent être retracées dans la littérature québécoise, mais elle sera l'occasion de dégager les premières caractéristiques d'un type de banlieue qui n'a jamais fait l'objet d'un examen précis dans cette littérature : la banlieue nouvelle génération. En effet, les lieux sont nombreux dans *Dée* qui sont l'exemplification de chacune des étapes du processus qui a mené à l'évolution de la banlieue québécoise vers sa forme actuelle; Handfield (D 17)¹²⁶ est un village de campagne; « la nouvelle rue Fournier » (D 43) est une campagne qui se métamorphose en banlieue; le motel Misty (D 57) est un lieu de transition situé sur le boulevard Taschereau au bord de la route menant directement aux États-Unis, et le Domaine Chantilly (D 69-125) incarne, quant à lui, la crème de la nouvelle banlieue avec son lot de clichés — pelouse, entrées en asphalte, voisins qui s'occupent de leur

¹²⁵ Nous tenons ici à remercier Normand Doiron pour son aide en latin. Ses généreuses explications nous ont permis de créer le néologisme : « hominem banlieusardum ».

¹²⁶ M. Delisle, *Dée*. Les prochaines références au roman seront suivies, dans le texte et entre parenthèses, de l'abréviation « D » puis du folio.

aménagement paysager comme de la prune de leurs yeux et qui se procurent du matériel toujours plus recherché pour prendre soin de leur terrain¹²⁷. La banlieue-campagne a vu naître l'idéologie de l'*American Dream*. La banlieue nouvelle génération sera l'aboutissement de cette idéologie. De fait, avec le temps, le désir d'indépendance, qui est au fondement de l'*American Dream*, deviendra un individualisme exacerbé. De plus, l'ambition d'être propriétaire de sa propre maison ne suffira plus. Le banlieusard éprouvera un sentiment de manque et il trouvera toujours d'autres besoins à combler, comme celui de posséder une vaste gamme d'objets destinés à l'entretien de sa résidence. L'idéologie de l'*American Dream* a été au départ une façon de vendre le rêve de la banlieue. Mais elle s'est accentuée jusqu'à devenir méconnaissable dans la banlieue nouvelle génération. L'aspiration à l'indépendance est devenue un individualisme caractérisé par son conformisme. L'accès à la propriété est assouvi, mais cela est rendu insuffisant et il faut toujours posséder plus de matériel. Plutôt que de créer un environnement rêvé, l'accomplissement de l'*American Dream* semble avoir créé un grand vide.

La banlieusardisation est « [...] a process that has shaped crucial historical developments in America »¹²⁸. Le roman de Michael Delisle *Dée* fournit un terrain idéal pour étudier ce phénomène historique majeur. *Dée* est, d'après Michel Biron, « [...] l'un des romans québécois les plus réussis et les plus dérangeants de ces dernières années »¹²⁹. Au chapitre précédent, nous avons eu l'occasion d'observer les principales caractéristiques de la banlieue-campagne ferronienne : sa dépendance envers la ville-

¹²⁷ Paul Chamberland, dans son essai *En nouvelle barbarie*, emploie une expression qui, à notre avis, exprime bien cette idée : « l'équipement gadgétal qui prolifère ». p. 35.

¹²⁸ B. M. Nicolaidis et A. Wiese, *The Suburb Reader*, p. 1.

¹²⁹ M. Biron, « Il a plu hier », p. 84.

centre (et l'importance du pont qui en résulte), son caractère limitrophe, son aspect bancal, de même que l'influence encore visible de la campagne (comme en témoignait la présence de quelques animaux de ferme). La banlieue-campagne se situait entre la ville de Montréal et la campagne, tant sur le plan géographique que sur le plan symbolique. Nous retrouverons ces caractéristiques de la banlieue-campagne ferronienne dans la première banlieue (la rue Fournier) du roman *Dée*. La banlieue nouvelle génération tend à se détacher de son centre, contrairement à son ancêtre. Le rapport avec le centre devient pour elle ténus; la banlieue nouvelle génération devient un monde en elle-même. Les notions de centre et de périphérie ont souvent été évoquées pour procéder à l'examen de la ville et de la banlieue. Nous verrons que contrairement à la banlieue-campagne, la banlieue nouvelle génération paraît s'être affranchie de la ville. En effet, la banlieue nouvelle génération n'a presque plus besoin de Montréal et de la campagne pour circonscrire sa place dans le monde. Le vide occupera une place importante dans cette entité nouvelle. Par vide, nous entendons ce qui est caractérisé par une absence, et qui se nourrit de projections du réel plutôt que du réel lui-même.

**DE LA RUE FOURNIER À LA RUE FRAGONARD
DÉE OU LA PETITE HISTOIRE DE LA BANLIEUE**

Lastly, the continued subdivision of farms, forests, and meadows exposed a fundamental paradox in the suburbanization process; the construction of new homes for urban commuters, even affluent ones, inevitably eroded the bucolic atmosphere that had attracted many suburbanites in the first place.

BECKY M. NICOLAIDES et
ANDREW WIESE, *The Suburb Reader*¹³⁰

Si les œuvres de Ferron que nous évoquions précédemment reflétaient bien l'époque de la banlieue-campagne, le roman de Michael Delisle se déroule à la fois dans la banlieue-campagne et la banlieue nouvelle génération. Lorsqu'elle est enfant, la jeune Audrey Provost (dite Dée) vit sur une terre qui se transforme peu à peu en banlieue — illustration romanesque de la banlieusardisation première phase. Lors d'un voyage hebdomadaire à la ferme des Gérard, Dée est victime, à son insu, d'agressions sexuelles de la part d'un douteux vétérinaire ami de la famille (Doc de Luca). De retour dans sa banlieue-campagne de la rue Fournier, Dée joue avec son jeune frère Charly et elle passe ses journées à s'occuper comme elle le peut. À peine sortie de l'enfance, Dée devient enceinte et sa famille la marie alors à la hâte au père de son futur enfant, un homme qu'elle connaît très peu (Sarto) et qui semble désirer la mère de Dée plutôt que Dée elle-même. À la suite de ce mariage, Dée déménage dans une maison située dans Le Domaine Chantilly, habitation reçue en cadeau de mariage de la part de la famille de son mari (les Richer) — illustration romanesque de la banlieusardisation deuxième phase. À

¹³⁰ P. 225.

cet endroit, Dée s'ennuie, car sa famille ne vient la visiter que très rarement. De plus, son mari s'absente fréquemment, Sarto n'accordant à Dée aucune attention. De même, le voisinage banlieusard ignore quasi totalement Dée, à l'exception d'un couple de voisins (les Czerwinsky) et d'un jeune camelot du journal *La Presse* (Beau-Blanc). À ce propos, le nom de Beau-Blanc, comme plusieurs noms d'ailleurs dans *Dée*, expose bien la réalité vide du Domaine où l'image prime sur le contenu. Nous reviendrons sur cet élément dans la partie de ce chapitre consacrée à l'onomastique de quelques mots associés au Domaine Chantilly.

DE LA NECESSITÉ DE RESTRUCTURER LA BANLIEUE OU LA PREMIÈRE PHASE DE BANLIEUSARDISATION

La rue Fournier était au départ une campagne avec ses dépendances fermières. Elle subira durement les transformations liées à la banlieusardisation première phase. L'œuvre romanesque de Delisle raconte, par le biais de la fiction, à quel point le paysage banlieusard s'est métamorphosé rapidement au cours des dernières années. Le roman met en évidence le processus historique de banlieusardisation en deux temps. Dans le premier chapitre de *Dée*, les travaux à exécuter pour convertir une rue campagnarde en une rue banlieusarde sont décrits : il faut détruire les bécoses (D 11), réaligner les maisons afin de s'ajuster à la rue bientôt asphaltée (D 11-12), s'assurer que des drains soient installés (D 12), débâter l'enclos à cochons de la famille de Dée (D 15), etc. Patrick Coleman écrit à ce sujet :

[...] Dée Provost comes, not from a remote backcountry farm, but from a community that, like the pubescent girl herself, is in transition. True, this community is still rural enough that the Provost keep a pigsty in the back yard and Dée can visit an open public dump not far from her house. But at the time the story begins, the inhabitants are being forced to move their houses back into neat rows to make room for the new asphalted street, the

rue Fournier, that symbolizes the transformation of the community into a quasi-urban neighborhood¹³¹.

À l'instar de Coleman, nous sommes d'avis qu'un parallèle peut être tracé entre la vie de Dée — adolescente en puberté — et son milieu de vie en profonde mutation. Nous croyons cependant que les transformations apportées à la rue Fournier relèvent moins de l'urbanisation mentionnée par Coleman que du début d'un processus de banlieusardisation. C'est-à-dire que les changements évoqués par Coleman illustrent bien que le lieu devient non pas une ville, mais une banlieue : *la rue Fournier ne s'urbanise pas, elle se banlieusardise*. Les étapes décrites pour transformer la rue Fournier (la modernisation du système d'aqueduc et d'égout, l'asphalte, etc.) ne sont pas des éléments qui rendent la rue Fournier urbaine. Au contraire, ils lui donnent les premières caractéristiques de ce que la banlieue est appelée à devenir. Dans la banlieue-campagne de la rue Fournier où Dée passe son enfance, il y a, derrière les maisons, des traces de tracteur qui conduisent à un champ en friche ainsi qu'à un boisé. « Entre le boisé et le champ, à une minute de marche, il y a une dompe » (D 12) à partir d'où l'on peut voir au loin « un pont vert [qui] mène à Montréal » (D 11-12). Le boisé et le champ sont des éléments ruraux de la banlieue-campagne. Ils cohabitent avec l'introduction nouvelle de l'asphalte.

¹³¹ P. Coleman, « Memories of Urban Development: Michael Delisle's *Dée* », p. 102.

Les titres des deux premiers chapitres, « Eau boueuse » et « On est devenu une rue », soulignent distinctement l'idée des transformations exécutées sur les terrains. Après avoir brossé le portrait de Dée tentant de s'adapter tant bien que mal, et avec les moyens du bord, à la nouvelle réalité de sa campagne devenue banlieue-campagne, le deuxième chapitre détaille l'aménagement qui transforme le visage de la rue Fournier pour de bon : « La rue Fournier est asphaltée et bornée de trottoirs neufs qui s'abaissent devant les entrées de garage ou les abris d'auto. Depuis deux étés, des propriétaires ont entrepris des travaux de gazonnement. Les maisons sont alignées » (D 43). Mais l'incapacité de la famille de Dée de s'adapter à ce nouveau mode de vie se fait vite sentir. La banlieusardisation première phase est source de conflits pour les personnages du roman de Delisle. Les contrecoups de cette première phase de banlieusardisation, notamment les mutations du paysage de leur rue, sont ressentis très négativement par les membres de la famille Provost, car leur routine est brusquée. Par exemple, la mère de Dée n'apprécie guère la pollution lumineuse des lampadaires (D 47) et le réalignement des maisons, qui cause désormais une proximité excessive entre sa maison et les maisons voisines (D 47). La famille songe même à vendre sa maison pour s'établir en campagne, à Handfield (D 46). Même si le casse-croûte du coin, La Patate à Fernande, demeure ouvert, le terrain de jeux de Dée est, lui, voué à une nouvelle fonction : « l'ancienne dompe est transformée en parc pour le baseball » (D 53). La première phase de la banlieusardisation, l'aménagement de leur milieu de vie en une banlieue-campagne, est problématique pour la famille Provost. Remarquons que ce sera aussi le cas pour la deuxième phase de banlieusardisation et son corollaire, Le Domaine Chantilly. Dans le roman *Dée*, la banlieue et ses transformations, à travers ses deux phases de banlieusardisation, sont la source du conflit.

ROUTINES BANLIEUSARDES I

The routine and artificiality of suburban life and leisure has been equated with cultural sterility, intellectual hollowness, and cultural paralysis. For critical observers, suburbia had become the quintessential manifestation of the superficiality and inauthenticity of the so-called American way of life¹³².

UDO HEBEL, *American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation*

Dans la banlieue-campagne de la rue Fournier où Dée passe son enfance, la vie des personnages semble obéir à une certaine routine. En ce lieu, Doc De Luca vient prendre la fillette chaque vendredi pour l'amener à la campagne : « Vendredi. Dée se met à crier de joie quand le Reo vert du docteur De Luca tourne le coin de la rue Fournier » (D 25). Plus loin, au même chapitre, Dée attend De Luca : « Assise sur le perron, le vendredi, Dée attend le vieux Doc » (D 35). Outre cette visite de De Luca, nous constatons que le train-train quotidien de cette banlieue est régi par une suite d'actions qui se répètent hebdomadairement. Au premier chapitre toujours, nous apprenons que le dimanche est jour de messe (D 37). Au deuxième chapitre, « On est devenu une rue » (D 43-75), une équipe de baseball se réunit assidûment à tous les samedis (D43). Sarto, le nouveau mari de Dée, sort avec son ami Beaulieu chaque vendredi soir : « Les hommes sortent le vendredi soir » (D 62). D'un côté, nous voyons bien l'aspect routinier du rythme de vie des résidents de la rue Fournier. De l'autre, il existe encore une certaine idée de liberté sous-jacente au choix qu'est celui de « sortir le vendredi »; dans la

¹³² P. 189.

banlieue-campagne, la routine n'enferme pas autant les personnages que dans la banlieue nouvelle génération. Dans la rue Fournier, Dée passait beaucoup de temps avec son jeune frère Charly. Dans la rue Fragonnard du Domaine Chantilly, la vie est trop rangée pour qu'elle ait beaucoup d'occasions de socialiser. Elle ne croise de temps à autre que le camelot de *La Presse* ou le laitier. La banlieue-campagne dépendait du centre, mais elle mettait en scène des personnages excentriques comme celui de l'Anglaise dans le conte de Ferron. Or, dans la banlieue nouvelle génération qu'est Le Domaine Chantilly, le lieu est excentré (il est éloigné du centre) mais l'excentricité des personnages (excentricité au sens de ce qui détonne) est moins visible. Elle semble moins permise, moins tolérée. La vie plus organisée du Domaine laisse moins de place à la liberté.

Même si leur vie obéissait à une certaine routine, les personnages de la première banlieue du roman de Delisle pouvaient encore traîner sans trop de soucis dans ce lieu qui ne faisait qu'entamer sa première phase de banlieusardisation et qui était, par conséquent, presque entièrement libre de règlements. L'espace en grande partie chaotique et souvent improvisé permettait une certaine liberté. Dans la banlieue-campagne de la rue Fournier, les maisons étaient encore maintenues à une certaine distance — bien qu'elles aient commencé à être systématiquement « alignées » (D 43) comme dans les banlieues nouvelle génération. De nombreux terrains vagues peuplaient encore la banlieue-campagne de la rue Fournier et des champs en friche pouvaient toujours servir de points de repère et de cachettes aux enfants du voisinage qui y passaient leurs journées. Dans *Dée*, un terrain vacant de la première banlieue utilisé pour jouer au baseball sera aussi consacré à ce sport après la première phase de banlieusardisation, mais le jeu, d'abord libre, se trouvera à être désormais organisé. Le fait de créer un terrain de baseball avec un tracé précis aide à organiser le jeu. Toutefois, cette organisation amène également son lot

de règlements nécessaires au bon déroulement de la partie. Dans la première banlieue, la jeune Dée pouvait se balader sans trop s'inquiéter dans un dépotoir près de chez elle (D 22-24), son frère Charly pouvait tirer avec sa carabine à plomb comme bon lui semblait (D 29), sa famille pouvait commettre des actes normalement peu acceptés dans la société à l'abri du regard des autres... Tous ces gestes sont moins admis — ou beaucoup plus cachés — dans une banlieue de la nouvelle génération, là où les voisins s'entre-observent constamment et où la routine a changé de nature pour être, nous le remarquerons plus tard, vidée de son sens. La banlieue a déjà eu des allures profondément campagnardes. Cela laissait place à un certain désordre qui venait amoindrir le sentiment de routine. Or, la banlieue nouvelle génération est ordonnée. Elle est façonnée par la vision du monde de promoteurs immobiliers¹³³. Les banlieusards du Domaine Chantilly dans le roman *Dée* n'entretiennent pas le même rapport au temps que les habitants de la banlieue-campagne de la rue Fournier.

ROUTINES BANLIEUSARDES II

Un matin, elle est assise sur son perron de ciment de bonne heure avec des lunettes de soleil pour regarder la vie du Domaine Chantilly, elle fait des sourires polis aux autos, et dit bonjour aux gens (D 92).

Sur le plan du temps, nous observons qu'aux chapitres où les actions se situent dans la banlieue-campagne de la rue Fournier, les journées sont fréquemment nommées. Par exemple, le vendredi est le jour où Doc Luca vient visiter la jeune Dée, le samedi est

¹³³ À ce sujet, voir le dossier « Le triomphe de la banlieue » du site web de Radio-Canada : http://archives.cbc.ca/IDD-0-10-1202/vie_societe/banlieue/ (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

la journée de la partie de balle-molle, le dimanche est jour de messe, etc. Or, dans les derniers chapitres du roman, qui décrivent la vie de Dée dans la banlieue nouvelle génération qu'est Le Domaine Chantilly, le temps est exprimé beaucoup moins nettement. Cet aspect est illustré par le fait que les journées sont de moins en moins nommées et que les indications temporelles finissent par n'être plus que des adverbes de temps flous qui expriment un vide, ou bien les marqueurs temporels sont tout simplement absents. Dans le troisième chapitre, « Plâtre frais », nous constatons que « [d]ans une semaine, on va être à l'automne [...] » (D 99). Dans le dernier chapitre, « Berceuse », le temps est représenté par la lumière, par la température : « Un rayon de soleil passe dans un trou de store et anime les poussières qui poudroient dans l'air » (D 119). Nulle mention de la journée de la semaine, du moment ou même de la durée de l'action. Tout se passe comme si le rapport au temps se déstructurait.

La rupture entre la vie de la première banlieue et celle de la deuxième est observable à la fin du deuxième chapitre lorsque que Dée passe sa dernière nuit au motel Misty — motel où elle logeait en attendant la fin de la construction de sa maison dans le Domaine Chantilly : « La dernière nuit qu'elle passe au motel, la veille de son arrivée au Domaine Chantilly, elle n'arrive pas à dormir » (D 68). C'est à partir de cet instant que les indications de temps deviennent de plus en plus indéterminées. À la fin du deuxième chapitre, Dée, accompagnée de sa famille ainsi que de Sarto, se rend au chantier de sa future demeure située au soi-disant prestigieux Domaine Chantilly, et le moment où cette visite se déroule n'est nullement indiqué. Nous pouvons seulement noter que : « Le ciel de septembre est couvert, tout est gris et blanc, un peu froid aujourd'hui » (D 69). Plus tard, nous apprenons que « le soir commence. Le ciel est maintenant coloré. L'air fraîchit » (D 74). Aux chapitres suivants, « Plâtre frais » (D 79-115) et

« Berceuse » (D 119-125), le temps est exprimé près du moment présent. Les noms de jours se font rares. Bien qu'on mentionne qu'un certain vendredi, ou encore un lundi, Beau-Blanc, le camelot de *La Presse*, visite Dée (D 100-101), les deux derniers chapitres du roman sont ponctués par des indications temporelles vagues, comme pour souligner la monotonie, le vide de la vie dans la banlieue nouvelle génération. Les saisons sont parfois évoquées, mais un flou demeure toujours : « Le ciel de septembre est couvert, tout en gris et blanc, un peu froid aujourd'hui » (D 69). Nous sommes loin de l'organisation du temps qui était présente dans la banlieue de la rue Fournier. En effet, dans la banlieue nouvelle génération qu'est Le Domaine Chantilly, même lorsque le temps est indiqué précisément, ce n'est jamais pour situer l'action dans un temps routinier : « Le dernier jour de septembre 1956, Dée se tient loin de Sarto en colère » (D 108). Il y avait un ordre manifeste dans la première banlieue. Il s'exprimait notamment par la routine hebdomadaire des protagonistes. Il y avait toutefois aussi un certain désordre, au sens où les personnages vivant dans la première banlieue ne devaient pas nécessairement obéir à une vie rangée et stricte. Dans la deuxième banlieue, la « matinée [qui] s'éternise » (D 95), le « lendemain » (D 97), le « jour suivant » (D 104), etc., créent un effet de répétition, de routine. La diégèse s'organise autour d'indications temporelles vagues, créant ainsi un dépouillement, voire un sentiment de vide. Nous pourrions apporter la même observation sur le plan des interactions sociales, qui deviennent restreintes dans la banlieue nouvelle génération. Dans cette nouvelle banlieue, les personnages sont contraints de suivre des lois et des conventions qui les dépassent, et ont peu à voir avec leurs interactions.

LES VOISINS

En banlieue, le phénomène de l'altérité est en grande partie fondé sur les rapports entre voisins¹³⁴. Dans *Dée*, les voisins de la banlieue-campagne se distinguent des voisins de la banlieue nouvelle génération. Commençons par ceux de la rue Fournier :

Ici, les voisins sont d'anciens ouvriers de manufacture qui ont traversé le pont Jacques-Cartier parce qu'ils avaient entendu dire qu'il n'y avait pas de rats ici. Pas de rats, pas de taxes. Tout de suite après la guerre, ils ont acheté leur lot de glaise, leurs poches de ciment. Ils ont pris leurs samedis pour bâtir (D 47).

En ce lieu, nous sommes en présence de l'origine de la banlieue à l'américaine. En effet, « [p]endant la crise économique, plusieurs ménages montréalais au chômage quittent la métropole pour louer, à coût moindre, un petit lot sur lequel ils érigent des habitations qu'on pourrait qualifier de "précaires" — ce que les observateurs de la scène urbaine nord-américaine ont alors appelé *shacktowns* »¹³⁵. Nous reconnaissons la banlieue qu'évoquait Ferron dans son œuvre : la banlieue-campagne, première conséquence du processus historique de banlieusardisation, ce lieu hautement précaire, hanté par le pont et conscient de son propre aspect limitrophe. Tout comme le médecin du conte « Le pont », qui travaille dans ces banlieues première génération, la famille de *Dée* voit naître ces agglomérations nouvelles pour l'époque. Par exemple, le père de *Dée* « [...] savait qu'on rasait une école sur le chemin Chambly. Avec une *wagon* empruntée à la Ville de Montréal, chaque samedi il traversait le pont et allait récupérer ce qu'on avait démolé » (D 48).

¹³⁴ La fameuse pièce de théâtre de Louis Saïa et Claude Meunier portant le même nom a largement influencé le mythe de la banlieue au Québec. Cela dit, le ton de la pièce et son propos sont légers et invitent à une lecture quelque peu caricaturale de la banlieue.

¹³⁵ J. Collin et C. Poitras dans « La fabrication d'un espace suburbain : la rive-sud de Montréal », p. 286. Pour la notion de « shacktowns », Collin et Poitras nous renvoient aux travaux de Richard Haris, *Unplanned Suburbs. Toronto's American Tragedy 1900 to 1950*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996, pp. 262-263 [356 p.].

Dans la banlieue nouvelle génération qu'est Le Domaine Chantilly, M. Czerwinsky, « mélange de tchèque et de polonais » (D 81), se comporte comme le voisin modèle. Nous le connaissons par ailleurs assez superficiellement, car là où les relations entre les gens disparaissent, la socialisation est difficile à provoquer : « On ne peut guère espérer socialiser avec ses voisins à la boulangerie du coin, sur la place du marché ou la terrasse d'un café, puisque ces concepts sont quasiment inconnus en banlieue [...] »¹³⁶. M. Czerwinsky passe pour un voisin agréable. Sa femme prépare le souper alors qu'il travaille assidûment sur son terrain. Bien qu'elle observe souvent en catimini ses voisins, Dée refusera l'invitation de prendre un « thé bien noir, bien fort » (D 89) de la femme de Czerwinsky. Et même si elle finira par bavarder un peu avec Mme Czerwinsky, Dée demeurera inapte à socialiser convenablement avec elle. La disposition de la maison capte d'ailleurs l'attention de Dée plus que le contact avec les personnes : « Elle s'étonne de voir que ses voisins semblent avoir, à l'intérieur, le même plan que chez elle, le même escalier, les mêmes armoires » (D 89). Quand M. Czerwinsky revient à la charge, à la toute fin du roman, ce n'est pas pour faire la conversation avec Dée — bien qu'il lui fasse brièvement la remarque qu'il la trouve trop maigre : « Madame Richer, supplie monsieur Czerwinsky, il faut manger. Madame Richer... » (D 122). M. Czerwinsky l'avise plutôt que son terrain est infesté de pissenlits : « [...] ça prolifère, ça infeste les terrains voisins; personne n'en vient à bout » (D 121). Les rapports de Dée avec les autres résidants du Domaine Chantilly ne sont guère mieux : Dée dénigre le laitier (D 83-84). Par la suite, — et après une première tentative infructueuse — elle parvient de peine et de misère à avoir une relation sexuelle avec le jeune camelot puceau

¹³⁶ S. Batigne, « Banlieue : une certaine idée du bonheur », p. 55.

Beau-Blanc¹³⁷. Or, même si Dée parvient à entrer cette fois en relation avec un autre habitant du Domaine, elle n'y gagne au bout du compte que très peu côté socialisation.

BANLIEUE-CAMPAGNE, DOMAINE ET ONOMASTIQUE BANLIEUSARDE

La description de la première phase de banlieusardisation illustrée dans *Dée* se rapproche beaucoup de celle que nous avons étudiée chez Ferron. Ainsi, Doc de Luca, alors qu'il prend Dée pour l'emmener à la ferme des Gérard, remarque les activités en cours sur la rue Fournier : « [l]a corvée des hommes [...]. Il les voit clouer des madriers, atteler un cheval qui va tirer une charge, épier leur cour, battre un nid de couleuvres » (D 16). Toutefois, ce qui est exceptionnel avec *Dée* est que les deux phases de banlieusardisation se retrouvent côte à côte de façon manifeste. Dans un premier temps, l'héroïne du roman habite dans une campagne qui se modernise, c'est-à-dire une banlieue-campagne. Dans un deuxième temps, elle se retrouve dans la quintessence banlieusarde, corollaire de la banlieusardisation deuxième phase rapide et sauvage, ce que Delisle nomme un « Domaine », c'est-à-dire une banlieue nouvelle génération qui semble être une sorte de non-lieu baignant dans un non-temps.

Le Domaine est la concrétisation de l'*American Dream*; il a matérialisé le rêve américain. À l'époque de la banlieue-campagne, les habitants aspiraient à mieux et l'*American Dream* était, pour les premiers résidents de ces agglomérations, une façon de nourrir le rêve d'indépendance et de propriété privée auquel ils aspiraient. Or, la banlieue nouvelle génération, et particulièrement le Domaine, a rempli les promesses de l'*American Dream*, sans pour autant se transformer en société de rêve. Dans le Domaine, le désir d'indépendance s'est muté en un individualisme exacerbé. Le Domaine a

¹³⁷ Ce camelot visite Dée à plusieurs reprises dans la troisième partie du roman « Plâtre frais », (D 79-115).

également permis à un grand nombre d'ouvriers d'accéder à la propriété privée. Mais ce désir de propriété s'est rapidement métamorphosé en obsession inassouissable. Stéphane Batigne note à ce sujet :

Née du modernisme, la banlieue a accompagné les grands changements socioculturels que le Québec a connus ces cinquante dernières années. Elle s'en est parfois nourrie; elle les a aussi subis. Tout allait bien tant que la croissance économique permettait de payer les remboursements de l'emprunt, le crédit de la voiture, les innombrables dépenses pour la maison. Mais au royaume du bonheur, chaque problème prend des proportions insurmontables. Comment vivre en banlieue lorsqu'on est au chômage? Comment se sortir d'une période de dépression lorsqu'on ne croise personne dans la rue? Comment peut-on continuer d'habiter une maison vide, sans contacts avec ses voisins, après un divorce, après le départ des enfants devenus adultes? Comment se déplacer lorsque la maladie ou la vieillesse empêche de conduire?¹³⁸

Le Domaine est l'aboutissement de l'idéologie de l'*American Dream*, le rêve étant devenu un cauchemar.

Il se dégage effectivement du portrait de la banlieue nouvelle génération brossé dans *Dée* un tel vide que nous pourrions qualifier cette banlieue — à l'instar du titre de l'ouvrage de Charlotte Lemieux — de « banlieue du vide »¹³⁹. Patrick Coleman décrit comme suit le fameux Domaine du roman :

[...] this *domaine* is one of those suburban subdivisions whose pretentious names contrast with their cheap construction and their desolate setting in a hastily cleared borderland between the city and the countryside. Far from embodying the economic dynamism of the postwar boom, the *domaine* is a kind of limbo, a non-place¹⁴⁰.

Coleman saisit bien l'essence du Domaine lorsqu'il le décrit comme étant « a kind of limbo, a non-place ». Le Domaine est superficiellement baptisé, mais il est fort efficace sur le plan de l'image. En ce sens, les noms choisis par Delisle pour nommer la deuxième

¹³⁸ S. Batigne, « Banlieue : une certaine idée du bonheur », p. 59.

¹³⁹ Nous reprenons ici le titre de Charlotte Lemieux, *La Banlieue du vide ou L'absurde comme périmètre : question de limite*, 92 p.

¹⁴⁰ P. Coleman, « Memories of Urban Development: Michael Delisle's *Dée* », pp. 99-100.

banlieue sont représentatifs des tendances actuelles dans l'attribution de noms pour les nouveaux développements banlieusards. Comme le signale Batigne à propos de la banlieue québécoise :

L'attrait de la nature est bien sûr indiscutable, mais celle-ci ne doit pas paraître vierge, ce qui lui donnerait un aspect sauvage repoussant. On choisit donc des mots évoquant une nature domptée, domestiquée (parc, boisé, jardin, buissons) ou carrément exploitée (golf). Autre champ lexical valorisant, celui de l'histoire est largement mis à profit par des références directes (souvenir, héritage) ou par l'emploi de termes désuets (boisé, cachet, val). Il faut enfin signaler le souci de forger l'image d'un privilège réservé à quelques élus (domaine, manoir, seigneurie) ainsi que la création de toutes pièces de noms plus vrais que nature (Bellerose, Valmont, Champfleury). La combinaison de ces mots clés donne des bijoux de prétention, comme les Manoirs de la Rive, le Cachet des Buissons, le Boisé Chomedy, Valmont-sur-Parc, le Domaine des Cerisiers, le Jardin du Ruisseau, Place Héritage, le Village du Souvenir ou la Seigneurie Bellerose¹⁴¹.

Dans *Dée*, la plupart des noms de personnages et de lieux renvoient aussi à des valeurs, à des idées, à des images. Dans la première banlieue, les noms De Luca, de la rue Fournier, de la Patate à Fernande ou d'Aunt Esther pouvaient sembler banals, mais ils reflétaient assez fidèlement la vie du coin. Dans la deuxième banlieue, par contre, les noms propres prennent toute leur importance, car ils réfèrent la plupart du temps à une réalité étrangère à la vie du Domaine. Le mot « Domaine » est une fin en soi. La mère de Dée aime rappeler à sa fille à quel point elle est chanceuse d'avoir été choisie par un mari qui peut posséder une maison dans un « Domaine » tout neuf qui sent encore la peinture fraîche : « Sa mère ferme les yeux lentement, comme pour retenir une réaction. S'approchant d'elle [de Dée], elle lui dit : "You don't know your luck, girl" et, après une seconde où elle crispe la mâchoire, elle le répète » (D 74).

¹⁴¹ S. Batigne, « Banlieue : une certaine idée du bonheur », p. 53.

Le « Domaine Chantilly » n'a rien à voir avec le célèbre château français portant le même nom. Le premier est récent, vierge de toute histoire et, bien qu'il se donne des airs distingués, il est en réalité bâti avec des matériaux abordables. Le second date du Moyen Âge et il a une architecture raffinée. De plus, il est situé dans un vaste domaine de 7 800 hectares¹⁴². Ensuite, il y a la rue « Fragonard », autre clin d'œil ironique au génie français. Jean-Honoré Fragonard (1732-1806) était un illustre peintre rococo — période caractérisée notamment par le goût pour le plaisir et l'éclatement des formes conventionnelles. Dans *Dée*, la rue Fragonard du Domaine Chantilly n'a absolument rien à voir avec le style du brillant peintre français. La rue Fragonard est plutôt morne, les plaisirs y semblent peu nombreux et les propriétés, toutes identiques, n'ont aucune parenté avec l'éclat du style rococo... Le nom du mari de Dée est « Sarto ». Ce nom évoque un célèbre peintre florentin, Andrea Del Sarto (1486-1530). Une fois de plus, l'usage ironique de l'euroanéité peut être observé dans le roman.

Les noms présents dans la deuxième banlieue du roman de Delisle font souvent écho à l'Europe, ce qui nous paraît ironique puisque la banlieue deuxième génération est ce qui s'est fait de plus américain comme milieu de vie... Pourquoi la banlieusardisation à l'américaine amène-t-elle des noms de lieux européens? Pourquoi la toponymie s'euroanéise-t-elle alors que le territoire se divise de façon si américaine? Dans *Lectures des lieux*, Pierre Nepveu souligne que « [n]ous savons combien la muséification du passé — voire sa “disneyification” — est une démarche fréquente sur ce continent, combien le goût du nouveau s'y marie volontiers avec le culte du *faux-vieux*, de l'antique

¹⁴² Institut de France, Le Domaine Chantilly – Château de Chantilly, Musée Condé, <http://www.institut-de-france.fr/rubrique_chateau_de_chantilly-quai_conti.html?arbo=107&page=346> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

comme pur indice du passé »¹⁴³. Mais c'est avec le nom du meilleur ami de Sarto, « Beaulieu », que l'onomastique de la banlieue se fait le plus éloquente : « le lieu beau ». Les noms « Chantilly », « Fragonard », « Sarto » ainsi que « Beaulieu », démontrent bien que : « Le Domaine Chantilly sera beau comme une image » (D 114). L'image importe plus que le lieu qu'elle représente. L'image donne chair au contenu vide de la banlieue. Qu'est-ce que le Domaine Chantilly? Un site exigü où des familles demeurent dans des habitations construites avec des matériaux bon marché. Qu'est-ce que l'image projetée du Domaine Chantilly? Un lieu paradisiaque où des familles vivent confortablement dans des demeures riches et originales.

À l'époque des banlieues-campagnes, faute de moyens, les habitants de ces banlieues devaient se contenter des matériaux qu'ils avaient sous la main pour ériger leurs demeures. Or, avec les banlieues nouvelle génération, la responsabilité de la construction change de mains. Et même si elles possèdent d'ordinaire un budget plus substantiel, ces banlieues sont bâties, elles aussi, à l'aide de matériaux abordables, car ce qui compte n'est pas tant d'avoir une maison solide que d'être pourvu d'une demeure ayant l'air complexe par son architecture et cherchant à se différencier à tout prix par rapport aux habitations voisines. Par exemple : « La maison de Sarto et Dée au 76 Fragonard est sobre, mais elle a trois supports massifs saillant sous la fenêtre du salon, destinés à recevoir une longue boîte à fleurs. Les autres maisons n'en ont pas » (D 69). Notons ce paradoxe : le désir de distinction des banlieusards est immense. Pourtant, la conformité dans ce type de banlieue atteint des sommets. Idéologiquement, la banlieue-campagne laissait libre cours à la marginalité puisque l'organisation du lieu était moins stricte. Quant à la banlieue nouvelle génération, qui devrait être l'incarnation de l'*American*

¹⁴³ P. Nepveu, *Lectures des lieux*, p. 20.

Dream dans sa version la plus achevée, elle est caractérisée par un conformisme si grand qu'il amène son lot de problèmes, comme celui d'un très profond sentiment de vide chez les habitants de ce nouveau type de banlieue. Dans le premier volume de son *Journal de pensée*, Hannah Arendt soulève le fait que c'est l'accomplissement du rêve américain qui a eu pour effet de créer une société où les événements peuvent difficilement avoir lieu. Or, l'Amérique que décrit Arendt semble précisément être celle des banlieues :

À propos de l'Amérique : l'effort couronné de succès "to make the world a better place to live in" a eu pour résultat une telle transformation de ce qui arrive d'humain dans le monde que les événements ne peuvent plus faire irruption. (Pourquoi? Pourquoi?). "Nothing ever happens". Or, c'est seulement dans l'événement au sein duquel se ressemblent en se précipitant les éléments de ce qui arrive qu'apparaît le sens de ce qui arrive; d'où la vacuité de la vie américaine. En outre : seuls les événements « organisent » ce qui arrive, lui donnent forme — et confèrent à l'homme sa position. De là l'absence de forme de la société américaine et l'absence de style des hommes¹⁴⁴.

LA BANLIEUE NOUVELLE GÉNÉRATION FAIT SON ENTRÉE

Le roman de Delisle est représentatif de la croissance fulgurante des banlieues-campagnes québécoises et de leur rapide mutation en banlieues nouvelle génération. Le réaménagement brusque de ces lieux signifie aussi l'effacement du mode de vie qui prévalait à l'époque de l'après-guerre, et avec lui, d'une partie de l'histoire du Québec et de ses banlieues-campagne. Des rangs complets ont été supprimés au profit de maisons unifamiliales identiques visant à accueillir les citadins soucieux de trouver un certain calme que la ville ne pouvait pas offrir. La banlieue nouvelle génération a aussi reçu des banlieusards toujours plus exigeants dans leur recherche de projets à la mode.

Bien que les clichés abondent dans la description que fait Delisle de cette banlieue d'origine récente, ils sont assumés par l'auteur. Les clichés employés par Delisle servent

¹⁴⁴ H. Arendt, *Journal de pensée* : [1950-1973], v. 1, p. 127.

à aborder la banlieue avec un certain recul. Le champ sémantique de la banlieue est composé de mots récurrents que nous nous attendons à retrouver quand nous songeons à la banlieue : les mots « perron » (D 43-66-74-81-83-93-98-114), « bungalow » (D 56-67-69-95), « asphalte » (D 70-85-114-121) et « boîte à fleurs » (D 69-70) reviennent dans les trois derniers chapitres du roman, « On est devenu une rue », « Plâtre frais » et « Berceuse ». Les habitants du Domaine Chantilly disposent des services d'un laitier ainsi que d'un camelot de *La Presse*. Les seuls éléments qui puissent résister à la standardisation du mode de vie des habitants du Domaine sont les odeurs et les sons — signes de la domesticité : « Les odeurs se succèdent, d'une maison à l'autre, gâteau chaud, steak au beurre, bouillon de poulet... » (D 99); « [Dée] entend des batteurs électriques, des portes de frigidaires » (D 99). La maison des Czerwinsky dégage une odeur agréable de plats cuisinés : « Un ragoût de porc fortement saugé embaume la cuisine » (D 89). La maison de Dée est souillée d'urine de chien et l'odeur y est nauséabonde :

La vaisselle sale déborde de l'évier, rend des odeurs tantôt ferreuses, tantôt rances. Dans un coin, derrière des assiettes sales, une pinte de lait a tourné, le gras blanc flottant comme une éponge au-dessus d'une eau trouble. Par terre, les ordures ont traversé le sac de papier ciré, et ont fini par gagner, avec le temps, le bas du mur qui se délite à force d'humidité. Dans ce coin-là se dégage une forte odeur de faisandage, pénétrante. La gazette du chien est une croûte raide d'un ocre foncé, sillonnée des sels de l'urine. (D 122-123)

Michael Delisle parvient non seulement à tracer une différence entre les banlieues-campagnes et les banlieues nouvelle génération, mais il parvient aussi à étudier dans sa complexité, par le biais de la fiction, le mode de vie qui est répandu en banlieue. Chez Delisle, la banlieue n'est pas réduite à une ville-dortoir où les citoyens pratiquent des activités de paysagement : elle est l'incarnation d'une idéologie consumériste,

l'aboutissement spectaculaire de l'*American Dream*. Et, à l'instar de Dée, elle possède ses laissés pour compte. Avant d'être construites, les maisons de banlieue sont de puissantes images préconstruites du réel. La banlieue nouvelle génération est conçue de telle façon qu'elle offre la possibilité de vivre dans cette image comme à l'intérieur d'un tableau réel. L'affirmation voulant que le Domaine doive être « beau comme une image » (D 114) apparaît juste avant que Dée abuse de médicaments comme pour plonger dans cette image d'un seul et même mouvement. Le roman de Delisle rend compte de l'importance que la banlieue seconde génération accorde aux apparences au détriment de ce qu'elles recouvrent.

Sur le plan des interactions sociales, Dée se retrouve souvent isolée dans sa maison. Lorsque le voisin invite Dée à venir socialiser avec lui, elle refuse prétextant qu'elle est malade. S'ensuit une description de la rue Fragonard, en voie d'être achevée. Il s'agit de la deuxième phase de banlieusardisation : les bouches d'égouts apparaissent — la banlieue-campagne n'était pas desservie en aqueducs; la banlieue nouvelle génération, elle, l'est —, l'asphalte arrivera bientôt, la rue sera noire et les trottoirs seront quant à eux d'une blancheur immaculée. À un moment, Dée aperçoit un crapaud et elle s'évertue à l'appeler (D 114). Cette allégorie du personnage romanesque prisonnier dans son Domaine est puissante : Dée, telle une princesse oubliée dans son château banlieusard.

La maison de Dée est payée par la famille de Sarto. « Sarto et Dée auront une maison dans un développement appelé Le Domaine Chantilly » (D 56). Nous sommes à l'évidence bien loin de la situation des habitants des banlieues-campagnes ferroniennes. Dans le conte de Ferron « Le Pont », l'habitation du personnage de l'Anglaise tombait littéralement en ruine — et il y avait un cheval dans la maison! Ici, ce n'est plus le cas : la

maison de Dée est neuve. Le futur propriétaire d'une maison dans un Domaine n'a certes pas besoin d'être riche pour posséder son propre château banlieusard; il doit cependant faire partie de la petite-bourgeoisie ou bien de la classe moyenne. Les beaux-parents de Dée, Les Richer, ont payé « quinze mille dollars, comptant » (D 56) la maison du Domaine Chantilly. Comme c'est souvent le cas avec les maisons des banlieues nouvelle génération, les futurs habitants du Domaine doivent patienter quelque temps avant que leur maison soit construite. Dée doit attendre que la maison soit terminée avant d'y habiter et cela est d'autant plus intéressant sur le plan romanesque que le personnage de Dée patientera dans un motel typiquement américain — le motel Misty (D 57-68) — en attendant qu'on aille la chercher pour lui indiquer qu'elle peut emménager dans son nouvel habitat. Les contacts avec son mari sont peu nombreux et sont toujours assez froids. Le seul homme avec lequel elle s'entend est l'adolescent qui livre les journaux dans son Domaine. Nous pouvons en conclure que Dée est peu mûre, mais aussi et surtout qu'elle doit se contenter d'un des seuls résidents du Domaine avec lequel elle a quotidiennement des contacts. Pour le reste, elle ne sera jamais amie avec ses voisins, les Czerwinsky. En évoquant les rapports de Dée avec les Czerwinsky, Michael Delisle ne fait pas que ressortir l'asocialité de Dée par rapport à son voisinage. Il démontre également que l'identité de la banlieue nouvelle génération n'a plus besoin d'insister sur le passé marqué par la guerre des premiers habitants des banlieues. En effet, Delisle se contente de mentionner très rapidement que Madame Czerwinsky possède une cicatrice datant de la Seconde Guerre mondiale, prouvant ainsi que la banlieue nouvelle génération n'a plus besoin de ce passé — la banlieue comme un havre de paix destiné aux soldats traumatisés par la guerre — pour se définir.

Jusqu'à quel point la banlieue nouvelle génération est-elle distincte de la banlieue-campagne et, dans une certaine mesure, plus vide pour ses habitants? Est-ce une coïncidence si Dée, dans sa solitude, s'attaque à son petit garçon en commettant des actes incestueux envers lui au dernier chapitre du roman, après qu'elle se fut installée dans son Domaine de la banlieue nouvelle génération? Est-ce la banlieue nouvelle qui provoque la descente aux enfers de Dée? Si elle ne cause pas cette descente aux enfers — l'enfance de Dée est marquée par des traumatismes qui sont extérieurs au développement de la banlieue : viol, violence, etc. — la banlieue nouvelle génération n'est, de toute évidence, d'aucun secours. Dans un article intitulé « American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation », Udo J. Hebel faisait ressortir que « [t]here were — and still are — more dysfunctional families in suburbia than the ideal allows for. Sociologists point to high divorce rates, emotional and sexual frustration, and the proliferation of adultery and extramarital relationships among stressed-out suburbanities »¹⁴⁵.

DOMAINE DE L'IMAGE

L'identité des habitants des nouveaux projets domiciliaires semble être problématique, car ces gens doivent constamment suivre les tendances de leurs voisins, les modes du jour ainsi que les nouvelles moutures des « images » de leur propre banlieue. Pensons à la série de bungalows du Domaine Chantilly. Ces habitations ont l'air uniques. Elles ont été conçues artificiellement pour créer cette impression. Ces maisons sont identiques et cela a pour conséquence de créer un conformisme quant à la façon d'habiter l'espace dans les moindres détails architecturaux : « Comme plusieurs, les

¹⁴⁵ U. J. Hebel, « American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation », p. 189.

Czerwinsky n'utilisent jamais la porte d'en avant » (D 88). La disposition de la maison des Czerwinsky est pareille à celle de Dée; il y a « [...] la porte arrière, une porte de plain-pied qui donne sur un palier où se rencontrent l'escalier de la cave et les trois marches montant à la cuisine » (D 88). La nature et le mode de fabrication de ces maisons sont en tous points semblables. Mais leur apparence s'adapte volontiers aux goûts des acheteurs. L'exemple du cachet fabriqué de toutes pièces des lotissements du Domaine Chantilly est éclairant :

Chaque lotissement du Domaine Chantilly fait à peu près la même superficie mais chaque habitation a son style. En avançant dans la rue Fragonard, on voit une maison canadienne, un split-level floridien, un bungalow rendu espagnol par un élément de fer forgé, un cottage peut-être suisse à cause des traverses foncées sur le fond de stuc (D 69).

Comme le relève Batigne : « Peu importe la confusion des styles, tout est permis, l'important étant de s'ancrer dans une image du passé porteuse de sens et de valeurs dont l'environnement banlieusard est à l'évidence dépourvu »¹⁴⁶. Le Domaine Chantilly incarne l'attention portée au paraître plutôt qu'à l'être, à l'image plutôt qu'au réel, à la représentation de la banlieue plutôt qu'à la banlieue elle-même. La banlieue se nourrit ici de symboles, de mythes, d'images : « Suburbia has been problematized as the sphere where appearance, make-believe, and performance replace authenticity and sincerity »¹⁴⁷. La première description du Domaine Chantilly met l'accent sur le voisinage pour démontrer que l'apparence des maisons du Domaine compte pour beaucoup. On se fait livrer de la terre. On plante des « mottes de gazon » (D 79) qui attendent là comme des « gâteaux roulés fourrés de verdure » (D 79). Tous les habitants du quartier sont fébriles à l'idée d'aménager leur terrain. Nous sommes loin ici des lieux précaires ferroniens. Nous

¹⁴⁶ S. Batigne, « Banlieue : une certaine idée du bonheur », p. 60.

¹⁴⁷ U. J. Hebel, « American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation », p. 189.

sommes en pleine deuxième phase de banlieusardisation. Nous nous retrouvons au centre des activités qui créent la banlieue nouvelle génération, effaçant ainsi une partie de l'histoire des banlieues-campagnes.

LECTURES DES LIEUX

La notion de lieu est primordiale dans *Dée*. Les principaux lieux présents dans l'œuvre sont les rues Fournier et Fragonard. Si c'est dans la banlieue-campagne que l'automobile commençait à prendre de plus en plus de place dans le paysage — supplantant ainsi le tramway ou le train —, c'est bel et bien dans la banlieue nouvelle génération que son impact devient considérable :

À la ligne de chemin de fer succède l'autoroute, la gare ferroviaire est supplantée par l'échangeur et la ville-dortoir entourant la gare est remplacée par la ville-dortoir autoroutière collée à l'échangeur. Les différences se situent premièrement au niveau de ces villes-dortoirs puisque les autoroutes sont plus nombreuses que ne l'étaient les axes ferroviaires¹⁴⁸.

La banlieue est née du va-et-vient quotidien des automobilistes à travers ses artères. Elle se développera de façon exponentielle pour la même raison. Prenons le boulevard Taschereau. Véritable colonne vertébrale d'une large partie des agglomérations banlieusardes de la rive sud du Saint-Laurent, cette artère joue un rôle central dans le roman de Michael Delisle puisque c'est le long de cette route que le motel Misty est situé — route qui, nous le voyons dans le roman, mène aux États-Unis. Le boulevard Taschereau représente l'américanité du paysage de la rive sud du Saint-Laurent. Il est le point de départ de ce nouveau paysage banlieusard.

¹⁴⁸ D. B. Hanna, « Les réseaux de transport (chemins de fer, tramways, rues) et le développement urbain à Montréal », <http://www.ub.es/geocrit/hanmntr.htm#N_1_> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

Dans la banlieue-campagne de la rue Fournier, la campagne était un symbole fort et une idéologie rurale régnait encore. Nous pensons notamment à la « “cabane des cochons” » (D 14). Comme nous le relevions en début de chapitre, ce sont les impératifs de la banlieusardisation première phase qui contraignirent le père de Dée à « débâter la soue » (D 15). La banlieue-campagne qui arrivera gardera le souvenir frais de cette époque antérieure. Même s’il ne le souhaitait pas, la municipalité obligea le père de Dée à débâter la soue afin que le quartier puisse être préparé en vue de son uniformisation future. Il aura d’ailleurs fallu de l’intimidation de la part de fiers-à-bras, « le temps d’égorger trois truies » (D 40), pour que le père de Dée accepte bon gré mal gré de se conformer aux nouvelles lois de la municipalité exigeant la démolition de ces dépendances fermières. L’état des lieux de la rue Fournier — et particulièrement les environs de la demeure de la famille de Dée — ne permettait pas que la banlieusardisation survienne. « [L]a *shed*, juste entre la soue et les bécoses » (D 14) était un territoire qui, témoignant de l’aspect campagnard de cette banlieue-campagne, symbolisait une certaine résistance au changement. La campagne que la banlieue-campagne vient remplacer — la ferme des Gérard en témoigne — est caractérisée par la décrépitude : le « [...] poulailler négligé qui prend une trentaine de poules sert encore [...], l’étable est devenue un débarras pour des faux désuètes percées de rouille. Les pacages ont viré en friches » (D 18). Cette campagne est bel et bien vivante, mais elle s’étiole. Qui plus est, les Gérard ne semblent pas lutter pour sa survie. Ils paraissent plutôt assister passivement à la fin d’une époque, se contentant de « leurs œufs, de leur alambic » (D 18), distraits par leur « chien jappeur » (D 18). La campagne est un lieu secondaire dans *Dée*, mais elle est bel et bien présente, dépeinte comme un endroit en véritable perdition. Dans le roman de Delisle, la campagne — comme la ville — est

évoquée lorsqu'il est question de la banlieue-campagne de la rue Fournier, mais elle et la ville sont toutes deux évacuées lorsque l'action du roman est située dans la banlieue nouvelle génération.

Malgré qu'elle y soit mentionnée, la ville de Montréal ne fait que quelques discrètes apparitions dans le roman. Dans une description de la dompe qui avoisine les résidences du quartier de la rue Fragonard, Delisle précise qu'« un pont vert mène à Montréal » (D 12). Plus loin, nous savons que c'est « un évêque de Montréal » (D 37) qui célébrera la première messe à l'église Sainte-Louise depuis ses rénovations. Dée et Sarto se marient « dans une église de Montréal » (D 55). Dans la même scène, ils prennent une photo de famille « devant une maison spacieuse de Montréal flanquée de buissons de spirées aux rameaux défleuris » (D 55). Les villes contribuent dans une très petite mesure à la définition de la banlieue nouvelle génération. « In the decades after World War II, cities and suburbs underwent a tectonic shift in prestige and power. Before 1950, central cities had exerted clear economic, political, and social dominance over their peripheries, but after the war, urban and suburban trajectories diverged »¹⁴⁹. Sur le plan de la présence états-unienne dans le roman, observons qu'au premier chapitre la sœur de Dée, Sally¹⁵⁰, « s'était casée dans un trou au Maryland ». Elle était allée bâtir sa vie « avec un militaire américain, grand, même pas beau » (D 36). Une sœur de la mère de Dée, Esther « vit en Ontario, mariée, heureuse » (D 72). Or, nous pouvons maintenant le constater : le chemin Chambly et le boulevard Taschereau semblent occuper une place plus importante dans le roman que les villes. Pourquoi? Cela pourrait être dû au fait que la banlieue se définit plus que jamais par rapport aux routes et autoroutes. N'oublions pas que :

¹⁴⁹ B. M. Nicolaidis et A. Wiese, *The Suburb Reader*, p. 349.

¹⁵⁰ Ce nom, comme plusieurs noms dans le roman, ne nous apparaît nullement anodin : « Sally », lire : « salit ».

Historiquement, les banlieues nord-américaines se sont peuplées grâce au débordement des villes centrales. Si, avec le temps, il y a de moins en moins de flux migratoires vers la banlieue, si les flux proviennent de moins en moins de la ville centrale et de plus en plus des autres banlieues et de l'extérieur de l'agglomération, on y verra des signes que la banlieue s'affranchit de la ville centrale¹⁵¹.

Les banlieues nouvelle génération comme les Domaines sont plutôt décentrées et elles sont bien souvent situées en bordure des grands axes routiers plutôt que des grandes villes. Par exemple, le chemin Chambly est l'emplacement où le père de Dée avait recueilli les matériaux nécessaires à la construction de la maison de la rue Fournier (D 47-48).

Le boulevard Taschereau est aussi essentiel dans le roman parce que c'est à cet endroit qu'est situé le motel Misty :

Le motel Misty forme un grand L dont le pied longe le boulevard Taschereau illuminé de néons et d'ampoules clignotantes, du côté de la voie qui mène les voitures aux États-unis [...] À l'encoignure des deux ailes, il y a un restaurant moderne tout en long, avec des banquettes de cuirette rose, des tabourets assortis, des tables d'arborite blanc moucheté rose et or, des comptoirs d'acier inoxydable, des passe-assiettes de tartes meringuées, une fontaine à coke. Les serveuses portent un uniforme rose et blanc, avec petite coiffe et tablier; elles ont posé devant la porte, toutes en ligne par ordre de grandeur, pour la longue carte postale du Misty qu'on vend à l'accueil (D 57).

Cette description du motel Misty est une généreuse illustration de l'américanité québécoise. Le motel Misty est donc un lieu médian, entre le Québec et les États-Unis. Il est aussi une halte romanesque, une pause entre les deux phases de la banlieusardisation. C'est l'endroit qui unit et sépare à la fois les deux lieux les plus importants du roman. Sur le plan romanesque, il prépare Dée à un changement drastique. Sur le plan géographique,

¹⁵¹ J.-P. Collin et J. Mongeau, « Quelques aspects démographiques de l'étalement urbain à Montréal de 1971 à 1991 et leurs implications pour la gestion de l'agglomération », p. 11.

le motel Misty est situé sur le boulevard Taschereau, qui mène aux États-Unis. Cela revêt un caractère symbolique. Dée pouvait assister aux transformations qui avaient eu cours sur la rue de son enfance lors de la transformation de cette rue en banlieue-campagne — le titre du deuxième chapitre n'était-il pas « On est devenus une rue »? Or, Dée n'assistera pas à la construction de sa maison dans Le Domaine Chantilly. Elle logera au motel Misty; là où elle ne peut voir que « [...] le boulevard Taschereau, les néons roses, verts, jaunes, la clôture Frost qui enclôt le stationnement, le concessionnaire d'autos à gauche du Handy Andy, les motels qui proposent la télévision. Les autos qui filent aux États-unis pour attraper le dernier programme d'un ciné-parc » (D62). Dée est prisonnière du motel Misty jusqu'à ce qu'on lui indique que sa maison du Domaine Chantilly est habitable.

DOMAINE DU VIDE

Dans *Dée*, les magazines américains que consomme la protagoniste (D 100) sont autant d'images qui participent à la construction d'une représentation de la vie du Domaine Chantilly qui n'a rien à voir avec la banlieue réelle. En effet, les magazines américains — tel *American Home* (D 100), au titre assez évocateur — créent une image de la banlieue qui, pour Dée, se confond avec la banlieue qu'elle habite. Représentons-nous Dée assise sur « son perron de ciment » (D 92) et qui « fait des sourires polis aux autos, et dit bonjour aux gens » (D 92). Outre cette attitude banlieusarde à l'américaine, nous avons déjà souligné le langage affecté qui caractérise Le Domaine Chantilly. Songeons aux noms à caractère prétentieux utilisés pour désigner ce lieu. Dée est grisée par les sonorités des noms qui évoquent le Domaine de près ou de loin : « Elle secoue sa cendre qui roule sur le perron neuf, à la fois vannée par sa journée et excitée par sa

maison, excitée par les nouveaux mots qu'elle a entendus aujourd'hui : Chantilly, Fragonard, limite nord, domaine...» (D 74-75). La fonction performative du langage prend ici toute son importance. Comme Hebel le mentionne : « American suburbia has been regarded as the space that creates and supports a particularly shallow culture of theatricality: you are what and whom you enact »¹⁵².

L'étude de la diégèse de *Dée* suggère que la banlieue a une identité problématique caractérisée notamment par un vide profond. Les lieux se transforment et, avec eux, l'expérience de la vie en banlieue change radicalement. D'un lieu encore campagnard, nous passons, avec la banlieue nouvelle génération, à un lieu pensé et créé par des promoteurs immobiliers qui ne semblent guère se soucier de l'aspect naturel du lieu. Cela est contradictoire. D'un côté, la nouvelle banlieue se veut verte. De l'autre, l'aménagement du paysage de ces nouvelles demeures a besoin de terre arable prélevée à même les berges du Saint-Laurent : « d'un humus bien gras arraché à quelque pré arable au bord du fleuve » (D 79)...

Dans la banlieue-campagne où *Dée* a grandi, les voisins et la famille étaient présents. Dans la banlieue de la deuxième génération, la maison de *Dée* est presque toujours déserte. Il y a quelques visites plus longues que d'autres de Beau-Blanc. Il y a quelques timides et superficielles salutations du voisinage. Ou encore il y a le mari de *Dée* qui ne vient la voir que pour prendre ou laisser des objets à la maison. Le Domaine, bien qu'il soit habité, ne le paraît pas. Le tissu social de cette banlieue est ténu. Or, il n'y a pas que sur le plan de l'histoire que le vide banlieusard se fait sentir. En effet, l'écriture de Delisle porte elle aussi les marques visibles de ce vide.

¹⁵² U. J. Hebel, « American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation », p. 189.

Le titre d'un article de Michel Biron portant *Dée* tire du texte lui-même un exemple parfait des stratégies d'écriture employées par Delisle pour rendre compte du vide : « Il a plu hier »¹⁵³. Dans cet article, Biron relève très justement que dans *Dée* « [...] les langages [sont] minimaux, à la limite du silence »¹⁵⁴. Et Biron d'ajouter : « La phrase est sèche, coupante comme une hache, surtout lorsqu'elle cherche à saisir la banalité d'une scène. La pauvreté du monde est en quelque sorte redoublée par la pauvreté du langage qui sert à le décrire ». Située au début du troisième chapitre intitulé « Plâtre frais », la description de l'aménagement paysager de la maison de Dée est une illustration éloquente de cette double pauvreté. La pauvreté de la vie de la banlieue nouvelle génération y est décrite par des phrases courtes et incisives : « Des camions y ont vidé des bennes d'un humus bien gras arraché à quelque pré arable au bord du fleuve. Les pétunias prennent bien. La pierraille blanche fait de beaux soulignés » (D 79). L'écriture pauvre rend troublante la description de la deuxième banlieue dans *Dée*. Elle met en mots une expérience du vide qui entre en contradiction avec les apparences confortables de la banlieue du Domaine Chantilly.

Patrick Coleman parle de « failure of articulation » (C 104) pour évoquer les actions exécutées par le voisinage de Dée dans le Domaine. La vie rangée et réglée des nouveaux banlieusards est vide de sens. Les personnages mis en scène dans Le Domaine Chantilly participent à l'évolution du récit, mais ils servent aussi à symboliser certains aspects de la banlieue. Ils mettent au jour la nécessité de questionner les valeurs qu'ils représentent ainsi que l'image du monde qu'ils projettent dans le réel. Aucune œuvre

¹⁵³ M. Biron « Il a plu hier », pp. 145-153.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 146.

québécoise n'a exploré si en profondeur le passage rapide de la première à la deuxième banlieue. La contribution de *Dée* à la définition de la banlieue québécoise est donc importante. Michael Delisle consacre les deux premiers chapitres de son roman aux banlieues qu'évoquait Ferron et il traite des banlieues nouvelle génération pensées et créées par les promoteurs dans les deux derniers chapitres. *Dée* trace bel et bien la différence entre deux types de banlieue. En quelque sorte, ce roman démontre que la banlieue québécoise ne peut plus être étudiée comme si elle n'avait toujours eu qu'un seul visage.

CONCLUSION

Selon les chiffres de l'*Institut de la statistique du Québec* recueillis lors du recensement de 2001¹⁵⁵, la région administrative la plus peuplée du Québec est Montréal (avec 1 812 723 habitants). Toutefois, elle est talonnée par la Montérégie (avec 1 276 397 habitants). C'est dire à quel point le territoire qui s'étend de la rive sud du fleuve Saint-Laurent jusqu'aux États-Unis possède un énorme poids démographique. Il est vrai que c'est entre 1940 et 1960 que la population de cette région a quadruplé et que, par conséquent, l'avènement du baby-boom peut expliquer cette forte hausse. Mais ce qui demeure frappant, à notre avis, est que la croissance de cette banlieue ne s'est jamais estompée depuis. Plus récemment, des études considérant « la moyenne des déplacements de 1991-1996 et de 1996-2001 » faisaient clairement ressortir « l'attraction des régions de la banlieue montréalaise et les pertes des régions les plus éloignées »¹⁵⁶. En résumé, même si beaucoup de gens vivent en ville, une partie toujours plus grande du Québec tend

¹⁵⁵ *Institut de la statistique du Québec*,

<http://www.stat.gouv.qc.ca/regions/lequebec/population_que/occuption20.htm> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

¹⁵⁶ « Si la tendance se maintient... Perspectives démographiques : Québec et régions, 2001-2051, édition 2003 », <http://www.stat.gouv.qc.ca/publications/demograp/tendance2001_2051_pdf.htm> (page consultée le 1^{er} décembre 2007).

bel et bien à devenir banlieusard. Une littérature québécoise de la banlieue paraît commencer à en témoigner. D'abord considérée par cette littérature comme étant un lieu voisin de la métropole où habiter était plus abordable qu'en ville, la banlieue s'est mutée en un endroit en quête d'autonomie toujours plus grande envers la ville — au point d'ailleurs de s'en dissocier politiquement¹⁵⁷. La banlieue nouvelle génération est l'illustration blessée d'une société où le vide s'est immiscé. Elle est le berceau d'incessantes images consuméristes qui, avec le temps, semblent avoir complètement atrophié les rapports sociaux autrefois caractéristiques de la première banlieue.

Il existe en effet tout un monde entre les « banlieues-campagnes » et les « banlieues nouvelle génération ». La banlieue ne peut donc pas être étudiée comme si elle était un bloc monolithique. Nous avons cru important de parler de « banlieusardisation » plutôt que d'urbanisation dans ce mémoire parce que nous pensons que l'identité de la banlieue québécoise s'est distancée de la ville plutôt qu'elle ne s'en est rapprochée avec le temps. La banlieue s'est bien sûr distancée de la campagne. D'un lieu instable portant les marques de la ruralité, la banlieue est devenue un endroit d'apparence monolithique n'ayant aucune trace de ruralité. Mais, tout autant, l'instabilité attribuable au caractère limitrophe de la banlieue-campagne par rapport à la ville a laissé place à des banlieues nouvelle génération qui sont devenues des mondes en eux-mêmes, au point qu'elles semblent s'être affranchies de la ville. Quant aux éléments de ruralité, il ne fait pas de doute qu'entre la banlieue du conte « Le Pont » de Jacques Ferron (où une femme habite la même maison que son cheval) et la deuxième banlieue présente dans le

¹⁵⁷ Nous n'avons qu'à penser au succès du mouvement banlieusard des « défusions » de 2006 — en réponse aux fusions municipales de 2002. Nous pourrions aussi relater les gains politiques importants d'un parti ayant directement dialogué avec cette nouvelle culture banlieusarde, lors des élections de 2007, l'Action démocratique du Québec.

roman *Dée* Michael Delisle (où le bungalow de Dée dans « Le Domaine Chantilly » est totalement neuf), il y a une vision du monde totalement différente. Il serait pertinent de recenser toutes les œuvres qui ont traité de la banlieue au Québec. Elles pourraient être classées selon qu'elles appartiennent à la banlieue-campagne ou à la banlieue nouvelle génération. Ainsi, nous saurions peut-être mieux ce que les romanciers, les essayistes, les conteurs, ou encore les poètes savent de la banlieue et de son évolution.

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus

DELISLE, Michael. *Dée*, Montréal, Leméac, 2002, 124 p.

FERRON, Jacques. *L'Amélanhier*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, 163 p.

FERRON, Jacques. *La Charrette*, Montréal, Éditions HMH, 1968, 207 p.

FERRON, Jacques. « La pompe et le bâton », *Possibles*, vol. XXVIII, n° 3-4, été-automne 2005, 231 p.

FERRON, Jacques. « Le pont » dans *Contes : contes anglais, contes du pays incertain*, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise, 1993 [1968], 298 p.

FERRON, Jacques. *Rosaire; précédé de L'Exécution de Maski*, Montréal, VLB Éditeur, 1981, 197 p.

2. Autres œuvres littéraires mentionnées

BOURGUIGNON, Stéphane. *Un peu de fatigue*, Saint-Laurent, Québec / Amérique, 2002, 267 p.

CHAMBERLAND, Paul. *En nouvelle barbarie*, Montréal, Hexagone, 1999, 180 p.

FERRON, Jacques. *Les Confitures de coings et autres textes, suivi de Le Journal des Confitures de coings*, Montréal, Parti pris, 1977, 293 p.

FERRON, Jacques. *Le Salut de l'Irlande*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, 221 p.

FORTIN, André. « La rue principale » [Album : *Les Colocs*], Montréal, BMG Musique Québec, 1993.

SOULIÈRES, Robert. « Une journée dans la vie d'un écrivain de banlieue », *Lurelu*, vol. XVIII, n° 2, automne 1996, pp. 55-58.

TRUDEL, Sylvain. *La Mer de la tranquillité*, Montréal, Les Allusifs, 2006, 185 p.

3. Références théoriques et critiques

ARENDDT, Hannah. *Journal de pensée : [1950-1973]*, Paris, Éditions du Seuil, v. 1, 648 p.

BATIGNE, Stéphane. « Banlieue : une certaine idée du bonheur », *Collection monde*, n°124, 2001, pp. 47-61.

BIRON, Michel. « Il a plu hier » [sur Michael Delisle, Neil Bissoondath, Christiane Frenette et Pierre-Yves Thiran], *Voix et images*, vol. XXVIII, n°3 (84), printemps 2003, pp. 145-153.

CAMBRON, Micheline. « La ville, la campagne, le monde : univers référentiels et récit », *Études françaises*, vol. XXXIII, n°3, Hiver 1997-1998, pp. 23-25.

CENTRE D'ÉTUDES QUÉBÉCOISES [Université de Montréal]. *Montréal imaginaire. Ville et littérature*
<<http://www.cetuq.umontreal.ca/publications/mi-mi-vl.htm>>
(page consultée le 1^{er} décembre 2007).

CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES.
<<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/fast.exe?mot=banlieue>>
(page consultée le 1^{er} décembre 2007).

CLARKE J. Alison. *Tupperware: The Promise of Plastic in 1950s America*, Washington, Smithsonian, 1999, 241 p.

COLLECTIF. *Dictionnaire de l'Académie française*, 1^{ière} Édition – 1694, 4^e Édition – 1762 et 8^e Édition – 1932-35
<<http://atilf.atilf.fr/academie9.htm>>
(page consultée le 1^{er} décembre 2007).

COLEMAN, Patrick. « Memories of Urban Development: Michael Delisle's Dée », *Québec Studies*, vol. XXXVIII, 2005, pp. 99-107.

COLLIN, Jean-Pierre et Claire POITRAS. « La fabrication d'un espace suburbain : la rive-sud de Montréal », *Recherches sociographiques*, vol. XLIII, n° 2, 2002, pp. 275-310.

COLLIN, Jean-Pierre et Jaël MONGEAU. « Quelques aspects démographiques de l'étalement urbain à Montréal de 1971 à 1991 et leurs implications pour la gestion de l'agglomération », *Cahiers québécois de démographie*, vol. XXI, n° 2, 1992, pp. 5-30.

DICTIONNAIRES D'AUTREFOIS. [Le projet de l'Université de Chicago baptisé *Dictionnaires d'autrefois* regroupe les différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie française*.]

<<http://colet.uchicago.edu/cgi-bin/dico1look.pl?strippedhw=banlieue>>
(page consultée le 1^{er} décembre 2007).

DURAND, Gilbert. *L'Anthropologie de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992 [1969], 536 p.

FORTIN, Andrée, Carole DESPRÉS et Geneviève VACHON. « La banlieue, patrimoine? Quelques éléments de réflexion », *Patrimoine*, Hiver 2001, pp. 25-28.

FORTIN, Andrée et Mélanie BÉDARD. « Citadins et banlieusards. Représentations, pratiques et identités », *Canadian Journal of Urban Research / Revue canadienne de recherche urbaine*, 2003, vol. XII, n°1, pp. 124-142.

FRANK, Thom. « Paradis de banlieue – Le bonheur est dans le centre commercial », *Le Monde diplomatique*, août 2001, p. 8.

GREENE, Gregory (écrit et réalisé par). *The End of Suburbia: Oil Depletion and the Collapse of The American Dream*, Canada / États-Unis, The Electirc Wallpaper, 2004 [Durée : 77 minutes].

GRUPE INTERDISCIPLINAIRE DE RECHERCHE SUR LES BANLIEUES, *La bibliothèque*

<<http://www.girba.crad.ulaval.ca/Francais/documentation.htm#Bibliographies>>

(page consultée le 1^{er} décembre 2007).

MICHALON, Clair. *Coopération travailler ensemble – La coopération dans un monde multiculturel*

<http://www.cefeb.org/jahia/webdav/site/cefeb/users/administrateur/public/coopdev2006/module1/c_michalon.pdf>

(page consultée le 1^{er} décembre 2007).

HANNA, David B. « Les réseaux de transport (chemins de fer, tramways, rues) et le développement urbain à Montréal ». La question de l'étalement urbain [Texte lu dans le cadre du Colloque intitulé : « Le développement urbain de Montréal et de Barcelone à l'époque contemporaine : études comparatives. » Université de Barcelone, 5-7 mai 1997 / Coloquio sobre « El desarrollo urbano de Montréal y Barcelona en la época contemporánea : estudio comparativo »].

<http://www.ub.es/geocrit/hanmntr.htm#N_1_>

(page consultée le 1^{er} décembre 2007).

HARRIS, Richard. *Unplanned Suburbs: Toronto's American Tragedy, 1900 to 1950*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996, 356 p.

HEBEL, Udo J. « American Suburbia: History, Ideologies, Visual and Literary Representation » dans *Visual Culture in the American Studies Classroom: proceedings of the U. S. Embassy Teacher Academy 2003*, Vienne, U. S. Embassy Teacher Academy, 2003, pp. 183-216.

INSTITUT DE FRANCE. *Le Domaine Chantilly – Château de Chantilly, Musée Condé*

<http://www.institut-de-france.fr/rubrique_chateau_de_chantilly-quai_conti.html?arbo=107&page=346>
(page consultée le 1^{er} décembre 2007).

INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC.

<http://www.stat.gouv.qc.ca/jeunesse/1900_1919.htm>
(page consultée le 1^{er} décembre 2007).

JUBINVILLE, Yves. *Ville et littérature : bibliographie commentée*, Montréal, Groupe de recherches « Montréal imaginaire » [Département d'études françaises, Université de Montréal], 1992, 136 p.

LEMIEUX, Charlotte. *La Banlieue du vide ou L'absurde comme périmètre : question de limite*, Montréal, Triptyque, 1988, 92 p.

LESSARD, Michel. « Entrevue avec Marie-France Bazzo », *Indicatif Présent*, 6 février 2002 [Durée : 14 minutes 58 secondes]

<http://archives.cbc.ca/IDC-0-10-1202-6634/vie_societe/banlieue/>
(page consultée le 1^{er} décembre 2007).

L'HÉRAULT, Pierre. « Un livre dans la main du conteur » [commentaire sur le spectacle de contes « La banlieue dans tous ses états » présenté par des conteurs québécois chevronnés à Montréal en avril 2003], *Spirale*, n°192, Septembre-Octobre 2003, p. 33.

NEPVEU, Pierre et MARCOTTE, Gilles (sous la dir. de). *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, 424 p.

NEPVEU, Pierre. « Le petit Farouest de Jacques Ferron » dans *Lectures des lieux*, Montréal, Boréal, 2004, pp. 77-102.

NICOLAIDES M. Becky et WIESE, Andrew (sous la dir. de) [avant-propos de Kenneth T. Jackson]. *The Suburb Reader*, New-York, Routledge, 2006, 529 p.

PAQUOT, Thierry. « L'art de marcher en ville » dans *Esprit*, Mars-Avril 2004, pp. 201-214.

PATRY, Richard. « Le vocabulaire français dans l'œuvre de Jacques Ferron – Le cas de "Farouest" », *Québec Studies*, n° 29, 2000, pp. 74-90.

PELLETIER, Jacques (sous la direction de) [numéro consacré à Jacques Ferron]. *Possibles*, vol. XXVIII, n°3-4, été-automne 2005, 231 p.

POPOVIC, Pierre. *De la ville à sa littérature. Préliminaires et bibliographie*, Montréal, Université de Montréal, Groupe de recherche Montréal imaginaire, 1988, 54 p. [Une version abrégée de ce texte a paru sous le titre « De la ville à sa littérature » dans *Études françaises*, vol. XXIV, n°3, 1988, pp. 109-121].

SERVAIS-MARQUOI, Mireille. *Le Roman de la terre au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, 267 p.

TREMBLAY, Micheline et Guy GAUDREAU. «Le régionalisme littéraire au Canada français: le point de vue de Harry Bernard», *GLOBE. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 5, n° 1, automne 2002 : pp. 159-178.

LE TRIOMPHE DE LA BANLIEUE. [dossier du site web de Radio-Canada]

<http://archives.cbc.ca/IDD-0-10-1202/vie_societe/banlieue/>
(page consultée le 1^{er} décembre 2007).

TRUDEL, Jean-Sébastien. « La fin de la banlieue » [entretien avec James Howard Kunstler, auteur de *The Long Emergency: Surviving the Converging Catastrophes of the Twenty-First Century*, sur l'impact de la disponibilité du pétrole et de la situation économique sur l'avenir de la banlieue], *Revue commerce*, 107^e année, janvier 2006, pp. 39-40.

XMLITTRÉ.

<<http://francois.gannaz.free.fr/Littre/xmlittre.php?requete=banlieue>>
(page consultée le 1^{er} décembre 2007).

YERGEAU, Pierre. *Banlieue*, Québec, L'Instant même, 2002, 146 p.